

Q D 2117 *

**PRIÈRE DE NE PAS PLIER LA BROCHURE ET
DE N'EN PAS FORCER LA COUTURE.**

N. 19149. Rec. 60. 15. 1.

SOUVENIR

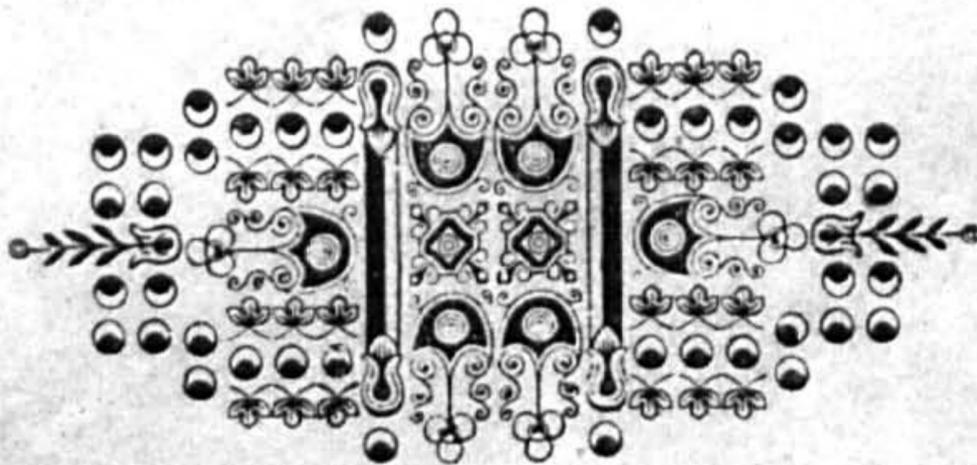
DU PREMIER TIR CANTONAL

A NEUCHÂTEL,

LE 10 JUIN 1849,

PAR ADOLPHE DUBOIS.

CHANSONS SUISSES ET FRANÇAISES.



NEUCHÂTEL,

IMPRIMERIE DE FRÉDÉRIC LOUTZ ET C^e,

1849.

QD 2117

CHANSONS.

SOUVENIR

DU

PREMIER TIR CANTONAL A NEUCHATEL,

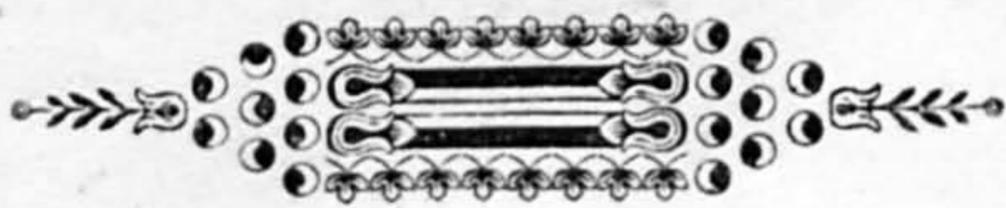
LE 10 JUIN 1849,

PAR ADOLPHE DUBOIS.



CHANSONS

SUISSES ET FRANÇAISES.

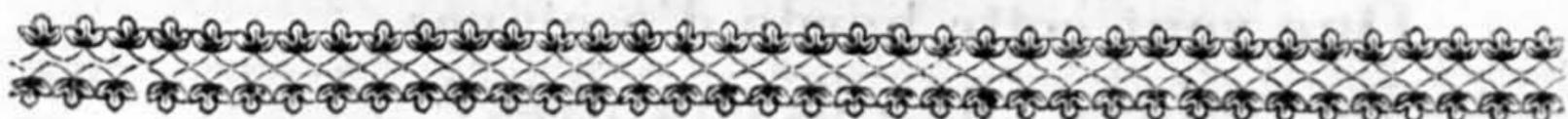


NEUCHATEL,

IMPRIMERIE DE FRÉDÉRIC LOUTZ ET C^e.

—
1849.





CHANSONS

SUISSES ET FRANÇAISES.



LA MARSEILLAISE.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.
Entendez-vous dans les campagnes,
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusques dans vos bras,
Egorger vos fils, vos compagnes.
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sil-
lons !

Que veut cette horde d'esclaves ,
De traîtres , de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves ,
Ces fers dès longtemps préparés ?
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer ,
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sil-
lons !

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires ,
Terrasseraient nos fiers guerriers !
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sil-
lons !

Tremblez, tyrans, et vous perfides ,
L'opprobre de tous les partis !
Tremblez, vos projets parricides ,
Vont enfin recevoir leur prix !
Tout est soldat pour vous combattre ;
S'ils tombent, nos jeunes héros ,
La terre en produit de nouveaux,

Contre vous tous prêts à se battre !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sil-
lons !

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Épargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre nous :
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sil-
lons !

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs ;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs :
Sous nos drapeaux que la victoire,
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants,
Voient ton triomphe et notre gloire !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, qu'un sang impur abreuve nos sil-
lons !

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus ;

Nous y trouverons leur poussière ,
Et la trace de leurs vertus !
Bien moins jaloux de leur survivre ,
Que de partager leur cercueil ,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons , qu'un sang impur abreuve nos sil-
lons !

ROUGET DE L'ISLE.



LE CHANT DU DÉPART.



UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas ,
Et du nord au midi, la trompette guerrière ,
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France ,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance ;
Tyrans, descendez au cercueil !
La République nous appelle ,
Sachons vaincre ou sachons périr ;
Un Français doit vivre pour elle ,
Pour elle un Français doit mourir. } *bis.*

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels, ne craignez pas les larmes ;
Loin de nous de lâches douleurs !
Nous devons triompher ; quand vous prenez les
C'est aux rois à verser des pleurs. (armes ,
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous :
Tous vos jours sont à la patrie,
Elle est votre mère avant nous !

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La République etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves ,
Songez à nous au champ de Mars !
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards ;
Et rapportant sous la chaumière ,
Des blessures et des vertus ,
Venez fermer notre paupière ,
Quand les tyrans ne seront plus !

CHOEUR DES VIEILLARDS.

La République etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie ;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu !

Le lâche accablé d'ans, n'a point connu la vie :
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes !
Guidez-nous contre les tyrans ;
Les Républicains sont des hommes ,
Les esclaves sont des enfants !

CHOEUR DES ENFANTS.

La République etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes,
Partez, modèle des guerriers ;
Nous cueillerons des fleurs pour ceindre vos têtes,
Nos doigts tresseront vos lauriers.
Et si le temple de mémoire,
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Et nos flancs portent vos vengeurs !

CHOEUR DES ÉPOUSES.

La République etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles ,

Beaux de gloire et de liberté ;
Et que leur sang dans les batailles ,
Ait coulé pour l'égalité.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

La République etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur ce fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir nos oppresseurs !
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR GÉNÉRAL.

La République nous appelle,
Sachons vaincre, ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle ;
Pour elle un Français doit mourir !

M.-J. CHÉNIER.





CHŒUR DES GIRONDINS.

Par sa voix le canon appelle
De la France tous les enfants ;
Et pour vaincre ou mourir pour elle ,
Voyez venir ces combattants.
Mourir pour la patrie (*bis*)
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie (*bis*)

Courons sur ces hordes d'esclaves ,
Qui veulent nous donner des fers ;
Prouvons-leur qu'un peuple de braves ,
Peut vaincre à lui seul l'univers.
Mourir pour la patrie, etc.

Pour garder notre indépendance,
Aux combats, Français, volons tous ;
Que les ennemis de la France,
Vaincus, tombent à nos genoux !
Mourir pour la patrie, etc.

Aux armes ! vengeons la patrie ,
La patrie, hélas ! en danger :
Pour elle risquons notre vie.
Aux armes ! courons la venger !
Mourir pour la patrie , etc.



LA PARISIENNE.



Peuple Français, peuple de braves,
La Liberté rouvre ses bras.

On nous disait : soyez esclaves !

Nous avons dit : soyons soldats !

Soudain, Paris dans sa mémoire

A retrouvé son cri de gloire :

En avant, marchons

Contre leurs canons,

A travers le fer, le feu des bataillons,

Courons à la victoire !

(bis)

Serrez vos rangs ! qu'on se soutienne !

Marchons ! chaque enfant de Paris

De sa cartouche citoyenne

Fait une offrande à son pays.

O jours d'éternelle mémoire !

Paris n'a plus qu'un cri de gloire :

En avant, marchons etc.

La mitraille, en vain nous dévore,

Elle enfante des combattants.

Sous les boulets, voyez éclore,

Ces vieux généraux de vingt ans.

O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons etc.

Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants ?
C'est la liberté des deux mondes,
C'est Lafayette en cheveux blancs.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons etc.

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal !
Et nous, de lauriers populaires
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire,
Panthéon, reçois leur mémoire !
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts ;
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire! (bis)

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne, avec fierté,
Fait briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la Liberté.
O jours d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.



LA VARSOVIENNE.



Il s'est levé, voici le jour sanglant !
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance.
Dans son essor, voyez notre aigle blanc
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.
Au soleil de juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie :
 Pour ma noble patrie,
Liberté, ton soleil ou la nuit du tombeau !
 Polonais, à la baïonnette !
 C'est le cri par nous adopté ;
 Qu'en roulant le tambour répète :
 A la baïonnette !
 Vive la liberté !

« Guerre ! à cheval, Cosaque des déserts,
Sabrons, dit-il, la Pologne rebelle.
Point de Balkans ! ses champs nous sont ouverts,
C'est au galop qu'il faut passer sur elle. »
Halte ! n'avancez pas : ces Balkans sont nos corps ;
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
 Rejette les esclaves,
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
 Polonais, etc.

Pour toi, Pologne, ils combattront tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,
Où le Kremlin s'écroula sous leur gloire.
Des Alpes au Thabor, de l'Ebre au Pont-Euxin,
Ils sont tombés vingt ans sur la rive étrangère :

Cette fois, ô ma mère,
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton
Polonais, etc. (sein.

Viens, Kosciusko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence :
En avait-il quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense ?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua ;
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée !

Faisons sous sa rosée
Reverdir le laurier des martyrs de Praga.
Polonais, etc.

Allons, guerriers, un généreux effort !
Nous les vaincrons, nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du Nord
Le saint anneau qu'elles te sacrifient.
Que par notre victoire il soit ensanglanté.
Marche, et fais triompher au milieu des batailles

L'anneau des fiançailles
Qui t'unit pour toujours avec la Liberté.
Polonais, etc.

A nous, Français; les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services;
A Marengo le fer la sillonna;
De Champaubert comptez les cicatrices.
Vaincre ou mourir ensemble autrefois fut si doux.
Nous étions sous Paris. Pour de vieux frères d'ar-
N'aurez-vous que des larmes? (mes
Frères, c'était du sang que nous versions pour
Polonais, etc. (vous.

O vous du moins dont le sang glorieux
S'est dans l'exil répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde.
Qu'il soit vainqueur, ce peuple, ou martyr comme
vous.

Sous le bras du géant qu'en mourant il retarde.
Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous!
Polonais, etc.

Sonnez, clairons! Polonais, à ton rang!
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance.
La Liberté bat la charge en courant,
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire à l'étendard que l'exil ombragea
Des lauriers d'Austerlitz, des palmes d'Idumée.
Pologne bien-aimée,
Qui vivra sera libre et qui meurt l'est déjà.
Polonais, etc.



HYMNE

CHANTÉ DANS UN TIR FÉDÉRAL.

—

AIR : *Halte! on ne passe pas.*

Heureux enfants d'une même patrie,
Confédérés, nos frères, nos amis !
De tous les lieux de la belle Helvétie,
C'est l'amitié qui nous a réunis.
Avec ardeur chacun de nous s'empresse,
Quand de nos jeux on donne le signal ;
Nous accourons et la main qui nous presse,
Devient pour tous le *salut fédéral*.

Fils des cantons que le plaisir rassemble,
Nobles enfants et d'Arnold et de Tell !
Quand nous voyons vos bannières ensemble,
Nous sommes fiers d'y joindre Neuchâtel.
Dès les vieux temps, dans tous vos jours d'alar-
On vit nos preux, d'un élan général, (mes,
A vos faisceaux venir joindre leurs armes,
Pour soutenir le *faisceau fédéral*.

De nos aïeux bénissons la mémoire !
Apprécions les fruits de leurs hauts faits !

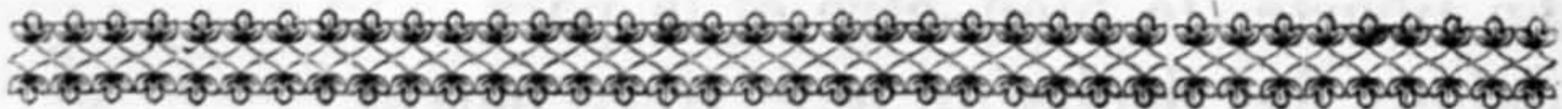
Nous leur devons encore plus que la gloire,
La liberté, le bien-être et la paix.
Jaloux des droits de leur libre patrie,
Les députés d'un peuple libéral
Sauront braver toute ligue ennemie,
Et maintenir le *Pacte fédéral*.

Concitoyens, si jamais la patrie
Nous appelait pour défendre ses droits ;
Si l'étranger, menaçant l'Helvétie,
Briguait l'honneur de lui dicter des lois ;
A l'instant même, au sommet des montagnes,
Du noir danger brillerait le fanal,
Et l'ennemi, chassé de nos campagnes,
Respecterait le *lien fédéral*.

Confédérés qu'un même esprit anime,
De nos aïeux resserrons les liens ;
Et du Grütli que le serment sublime,
Unisse encor tous les Helvétiens !
Jurons à Dieu, dont la haute assistance
Saura guider l'élan national,
Que, protégés par sa toute-puissance,
Nous défendrons le *drapeau fédéral* !

(Un Neuchâtelois.)





L'HELVÉTIE.



Il est, amis, une terre sacrée,
Où tous ses fils veulent au moins mourir.
Du haut des monts dont elle est entourée,
Lequel de nous la vit sans s'attendrir ?
Cîmes qu'argente une neige durcie,
Rocs dans les airs dressés comme des tours,
Vallons fleuris, Helvétie, Helvétie !
C'est toi, c'est toi, que nous aimons toujours.

La liberté, depuis les anciens âges
Jusques à ceux où flottent nos destins,
Aime à poser ses pieds nus et sauvages
Sur les gazons qu'ombragent les sapins.
Là sa voix forte éclate et s'associe
Avec la foudre et ses roulements sourds.
A cette voix, Helvétie, Helvétie !
Nous répondrons, nous qui t'aimons toujours.

Mais, oh ! dis-nous ! Tes secrètes vallées
Que la rosée enrichit de ses pleurs,
Pourquoi souvent furent-elles foulées
Par l'étranger qui moissonnait tes fleurs ?

De tes torrents pourquoi l'onde noircie
Dût-elle voir le sang tacher son cours ?
Oh ! dis-le nous ! Helvétie, Helvétie !
Car nous t'aimons et t'aimerons toujours.

C'est la discorde ! — Oh oui, telle est la plaie
Qui te dévore et te ronge le sein.
Extirpe-la ! Puis, que ta main balaie
De faux enfants le corrupteur essaim !
Ou tu verras... terrible prophétie !
Périr ton nom, ta gloire et tes beaux jours...
Mais alors même, Helvétie, Helvétie !
Nous qui t'aimons, nous t'aimerons toujours.

La liberté que je chante et que j'aime,
Oui, c'est un feu nécessaire et vital.
Mais l'homme en vain la cherchera lui-même ;
Il faut qu'il suive un céleste fanal,
Ou dans sa nuit toujours plus épaissie,
Il tombera de détours en détours.
Est-ce ton sort, Helvétie, Helvétie !
Je le crains bien, moi qui t'aime toujours.

0.





LE VIEUX SUISSE.

Sur tous nos monts brillèrent des feux d'alarmes,
Ils appelaient les Suisses aux combats ;
Un vieux héros avait remis ses armes
Au fils chéri qu'il serrait dans ses bras :
« C'est ton pays qui réclame ta vie, »
Lui disait-il au moment de partir,
« Va, mon enfant, défends bien ta patrie,
» Et meurs ! s'il faut mourir.

» Jadis aussi dans les champs du carnage
» A l'étranger je fis sentir mes coups ;
» Mais aujourd'hui mon sang glacé par l'âge
» Refuse, hélas ! de servir mon courroux.
» Heureux qui peut punir la tyrannie,
» Voir devant soi les oppresseurs pâlir !
» Va, mon enfant, etc.

» O toi Grütli ! je fus dans ton enceinte,
» Tu répétas mon serment solennel ,
» J'étais armé pour une cause sainte,
» J'avais juré ce qu'avait juré Tell.
» De cette nuit la mémoire chérie
» Chez nous jamais pourrait-elle périr ?
» Va, mon enfant, etc.

- » Qui, parmi nous, craindrait dans les batailles ?
- » C'est aux tyrans à connaître la peur.
- » Le brave tombe, et pour ses funérailles,
- » La liberté chante un hymne d'honneur.
- » Oui, je veux voir au terme de ma vie,
- » Mes vieux lauriers sur ton front reverdir !
- » Va, mon enfant, etc.

- » Vois-tu ce glaive, honneur de mon vieil âge !
- » Il fut trempé dans le sang ennemi ;
- » Il arrêta l'oppresseur dans sa rage,
- » De Tell mourant c'est un gage chéri.
- » Ah ! que ce fer à ton âme attendrie
- » Toujours rappelle un noble souvenir !
- » Prends-le mon fils ! défends bien ta patrie !
- » Et meurs ! s'il faut mourir. »

OLIVIER.



LE SUISSE AU BORD DU LAC DE MORAT.



La nue en feu brille de mille éclairs.....,
La foudre gronde au-dessus de ma tête ;
Les noirs autans se disputent les airs,
Mêlons ma voix au bruit de la tempête.
Morat ! je pense aux anciens preux
En voyant ton lac solitaire ;
Mais vous, despotes orgueilleux,
Pensez , pensez au Téméraire !

Charles avait dit : « Meure la liberté ! »

Elle régnait encore en Helvétie.

Bientôt après, de fureur transporté,

Il court, il vole attaquer ma patrie.

Mais nos ancêtres valeureux

Ont fait courber sa tête altière.

O vous ! despotes orgueilleux,

Pensez, pensez au Téméraire !

Le feu, l'airain défendaient ses soldats,

Leurs corps montraient de profondes blessures ;

Le choc du glaive et quinze ans de combats

Avaient poli le fer de leurs armures.

Voyez pourtant leurs os poudreux

Couvrir une terre étrangère.

O vous ! despotes orgueilleux,

Pensez, pensez au Téméraire !

On vit courir auprès de nos guerriers,

La lance en main, une fière Immortelle.

Les Bourguignons, oubliant leurs lauriers,

Pleins de frayeur, pâlissaient devant elle.

Avant de retourner aux cieux

Elle écrivit sur sa bannière :

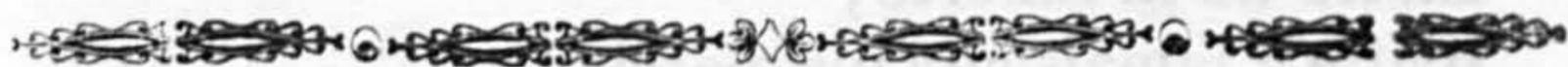
« O vous ! despotes orgueilleux,

« Pensez, pensez au Téméraire ! »

Quel monument s'élève sur ces bords ?

Des chevaliers je vois errer les ombres.

N'entends-je pas de funèbres accords
Se prolonger sur ces rivages sombres ?
En venant visiter ces lieux ,
A dit une voix funéraire ,
» O vous ! despotes orgueilleux ,
» Pensez , pensez au Téméraire ! »



L'ÉTOILE DE LA LIBERTÉ.



Le bronze a fait retentir les échos
Et le silence est dans toute la plaine ;
Chaque soldat s'abandonne au repos ,
Du doux sommeil le camp est le domaine.
Seul, un guerrier s'est arrêté ;
Il admire un astre il s'écrie :
« Etoile de la liberté ,
» Brille à jamais sur ma patrie ! »

On dit que Tell, lorsqu'il eut abattu
Le fier tyran de la Suisse naissante ,
Fut mis au ciel pour prix de sa vertu ,
Et qu'il devint étoile éblouissante.

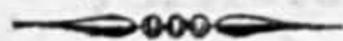
Il est cet astre respecté ,
Objet de notre idolâtrie ;
Etoile de la Liberté ,
Brille à jamais sur ma patrie !

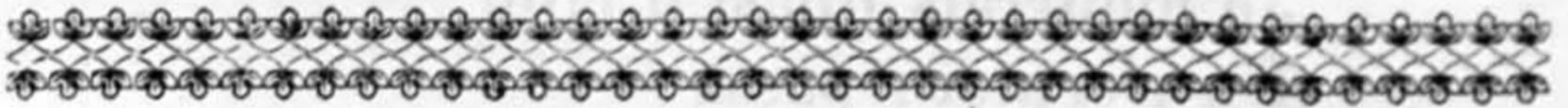
Guide toujours, astre doux et serein,
Notre nacelle au travers des orages ;
Nous voguerons sous ton heureux destin ,
Nous craignons peu les écueils, les naufrages ;
Enfin, dans le port souhaité
Abordera la nef chérie ;
Etoile de la Liberté,
Brille à jamais sur ma patrie !

Tu te cachas soleil consolateur
Quand sur la Suisse un étranger perfide
Impunément mit un pied oppresseur,
Quand tout chez nous devait être homicide.
Mais aujourd'hui dans ta beauté
Tu reparais sur l'Helvétie ;
Etoile de la Liberté,
Brille à jamais sur ma patrie !

Ainsi chantait oubliant le sommeil
Le preux guerrier rêveur et solitaire ;
L'aurore enfin, ramenant le soleil,
Eclipse l'astre et réjouit la terre.

« Ah ! bel astre, tu m'as quitté ;
» Reviens chaque soir, je te prie !
» Etoile de la Liberté,
» Brille à jamais sur ma patrie ! »





FANFAN LA TULIPE.



AIR : *Boira qui voudra larirette.*

Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa,
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa ;
Puis me m'nant jusqu'au bas de la rampe
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sens d'ssus
J'te dirai, ma foi, (d'ssous :
Qui gnia plus pour toi
Rien chez nous,
V'la cinq sous
Et décampe.
En avant,
Fanfan la tulipe
Oui mill' nom d'un' pipe
En avant.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour je trottai comme un ange ;

Mais l'lend'main,
Je mourrais quasi d'faim.
Un r'cruteur passa,
Qui me proposa.....
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j' mange!
En avant, etc.

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je r'grettais mes foyers !
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers ;
Un instant : nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu, me dis-je alors tout bas :
Allons, mon enfant,
Mon petit fanfan,
Vite au pas,
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles.
En avant etc.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés,
Sans r'garder à la cocarde,
J'tendais la main aux blessés.
D'insulter des homm's vivant encore,
Quand j'voyais des lâch's s'faire un jeu ;
Quoi, mill' ventrebleu !
Devant moi, morbleu !

J'souffrirais
Qu'un Français
S'déshonore !
En avant, etc.

Vingt ans soldat vaill' que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
Un'fois hors du champ de bataille,
J'n'ai jamais connu d'enn'mis.
Des vaincus la touchante prière

M'fit toujours
Voler à leur secours.
P't-êtr'c'que j'fais pour eux,
Les malheureux
L'f'ront un jour
A leur tour
Pour ma mère !
En avant etc.

A plus d'un' gentill'friponne
Mainte fois j'ai fait la cour,
Mais toujours à la dragonne,
C'est vraiment l'chemin l'plus court,
Et j'disais quand un'fille un peu fière
Sur l'honneur se mettait à dada :
N'tremblons pas pour ça,

Ces vertus là
Tôt ou tard,
Finiss'nt par
S'laisser faire !
En avant etc.

Mon père, dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger ;
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour m'venger !
Mais un franc et loyal militaire
D'ses parents doit toujours être l'appui ;
Si j'n'avais eu que lui,
J's'rais aujourd'hui
Mort de faim,
Mais enfin,
C'est mon père !
En avant etc.

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier,
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier.
D'mon armur'je détache la rouille,
Si la République désir' mon bras ;
D'nos jeunes soldats
Guidant les pas,
J'm'écrierais
J'suis Français,
Qui touch' mouille !
En avant,
Fanfan la tulipe
Oui mill'nom d'un'pipe
En avant.

EMILE DEBRAUX.



MAILLOCHON,

OU LA GROSSE CAISSE DU RÉGIMENT.

— — —
REFRAIN.

Au son de la clarinette,
Du cor et de la trompette,
Sans que son poids me blesse,
J'ai battu crânement
La grosse caisse, la grosse caisse,
La grosse caisse du régiment.
Ah malatcin, malatcin, malatcin, boum.
Ti à la ta ti à la, tcim à la taticim et
Tcim à la taticim et tcim à la taticim et
Troum, troum, troum, mrlatatata.
En couchant sur la dure,
Et jouant au casse-cou,
J'ai marqué la mesure
Du Grand-Caire à Moscou.

(*Parlant.*) A preuve que j'ai traversé cet homisphère entier entouré d'une foule de variations et d'agréments..... A preuve que j'ai labouré tous les royaumes de l'Europe incognito, escorté de trois cent mille hommes; à preuve que, lorsque j'arrivais devant une capitale, il suffisait de dire : Cordon, s'il vous

plaît. Pan, j'étais reçu d'emblée sans payer de droit d'entrée. Car..... Au son de la clarinette, etc.

Partageant la fortune
Du grand Napoléon,
Je l'aurais ben jusqu'à la lune
Suivi comme un démon.

Ah! comme nous l'aimions, mais i'nous z'aimait ben aussi lui; i m'a parlé à moi, i m'a dit: Marqu'donc le pas, imbécile. Ah! que j'étais fier; là-dessus j'ai crié: Vive sa majesté, en lui touchant la botte de cette main, de cette main que j'ai toujours conservée depuis; qu'il était biau sur son joli petit cheval blanc, quand il avait l'air de dire aux passants: Saluez le bourgeois. Mais la veille du tremblement, du charivari, la décoration changeait comme chez Monsieur Franconi; fallait voir les feux des postes avancés, couronnant les z'hauteurs; là, ces vieux grognards ronflant la tête sur le sac; ici, ces guides et ces cuirassiers rêvant de la patrie, et puis au milieu de tout ça une seule tente éclairée par deux tisons, et le petit qu'était au milieu qu'arrangeait le bouillon. Ah! j'm'disais, demain y aura du fricot, c'est sûr; en effet, l'aurore déposait à peine son éteignoir sur le lampion de la nuit, que déjà on entendait sur toute la ligne: vlon, ron, flom, boum, boum; l'armée française éternuait. Dieu vous bénisse, répondait l'Autrichien, queu tabac; et nous, les Français, nous répondions: Quel beau réveil qu'une bataille!....

Signalant la défaite
Du Prussien en retraite,
Plein d'une noble ivresse
Sous l'aigle triomphant.

(*Parlant.*) Ah! ce jour-là, j'ai tant battu que j'ai:
Crevé la caisse, la grosse caisse, etc.

Maintenant que je suis galette,
J'irai je sais bien où;
Vieux soldat, vieille bête,
Gaiment j'ai fait mon trou.

Ah! maintenant, je suis rentier, j'ai dix francs à manger par mois, et puis je suis marié, mais je suis marié à une épouse qui me bat et qui me reproche d'être grêlé; cré nom d'un nom, si je n'avais pas là le vieux père Laridon, un ex-artilleur, qui vient me dire chaque fois qu'il est pochard : Dis-donc, Maillochon? — Qu'est-ce qu'y a, que j'li répons? — I'n'est pas mort! — Et qui? — Le petit! — Allons donc, c'est un coup monté..... — Je t'dis qu'on l'a vu l'hiver dernier remonter la Seine dans un grand bachot doré, y venait pour passer les invalides en revue. — Là-dessus je bois, et quand je suis couleur de rose, j'dis comme le père Laridon : Eh ben non, i n'est pas mort. Alors j'oublie totalement mon épouse, et je me représente la fille du Danube et du Borysthène à qui je disais jadis avec un accent dont la nature m'a départi : Un militaire décoré..... de son amour, vous offre de partager ses hautes destinées, un sort brillant vous attend.... aussitôt l'Europe conquise... Voulez-vous accepter un verre de vin? — Nisko chiniski gospodine véruska poporouski; elle me répondit en polonais qu'elle préférerait une goutte de schnaps. Ah! le tambour-major avait beau secouer ses panaches et faire son cheval corbillard première classe, la beauté lui disait : Je méprise tes broderies et tes lingots; je n'aime que Maillochon. En effet, lorsque je paraissais orné de mon instrument, chacun disait : Tin, v'là Cupidon qu'a mis son carquois sur l'estomac. Alors je défilais la parade en faisant un œil de noisette aux petites femmes, et en leur disant : Beau sexe! si vous aimez la musique, venez à la caserne, on vous la montrera au prix de facture. — Car au son de, etc.

LES BÉDOUINS A LA FIN DE 1847.

CHANT AFRICAIN.

AIR : *Ah ! quel nez.*

Près de cet âne botté
Ne parlez pas liberté ;
Car, voyez-vous, sans pitié
Il vous donnera du pié.

Les Bédouins ,
Les Bédouins
Sont de fameux mannequins.
Des Bédouins ,
Des Bédouins ,
Nous en ferons des Chrétiens.

Mais il nous faudra du temps
Et les prendre en leur printemps ;
Car trop vieux les dindonneaux ,
Sont bien durs comme des corbeaux.
Les Bédouins etc.

Si vous leur parlez d'intrus
Qui chez nous se sont repus ,
Ils vous répondront soudain :
« C'est leur affaire, ils font bien.... »
Les Bédouins etc.

Lorsqu'ils vont tout rayonnant
Insultant chaque passant,
Leur joie est que le canton
Va toujours à reculon.
Les Bédouins etc.

Le Sonderbund les aimait fort,
Mais par malheur il est mort.
Maintenant, ô mes amis,
Que deviendra le pays?
Les Bédouins etc.

Non, Messieurs, j'ai très-grand tort,
Le Sonderbund n'est pas mort.
Il en reste encore *là-bas*
Que nous allons mettre au pas.
Les Bédouins etc.

A tous ces gens d'outre-mer
Voulez-vous crisper les nerfs;
Parlez-leur de *Liberté*,
De *droits* et d'*Egalité*.
Les Bédouins etc.

Quand on les voit dans la nuit
Patrouiller, marcher sans bruit,
On les croit de braves gens,
Va-t'en voir s'ils viennent Jean.
Les Bédouins etc.

Dans leurs transports belliqueux
Ne les troublons point ces preux ;
Que seulement nos regards
Disent, voyant ces jobards :
Les Bédouins etc.

Ces amis de Loyola
Aiment tant leur p'tit papa,
Qu'ils se sont faits délateurs
Et même un peu chourineurs.
Les Bédouins etc.

C'est qu'on leur a dit souvent :
Il faut être bien prudent.
Que chacun dans son fauteuil
Ne dorme plus que d'un œil.
Les Bédouins etc.

Mais malgré tout leur courroux
Ce sont des hommes à nous ;
Car tôt ou tard les royaux
Deviendront bons radicaux.
Les Bédouins etc.

Nous qui voulons le progrès
Pacifique et sans excès,
Ouvriers de l'avenir,
Ne songeons plus qu'à bénir.
Les Bédouins etc.

Oui sans rancune et sans peur
Pardonnons à leur erreur.
Si l'avenir est à nous ,
C'est afin qu'il soit à tous.
Les Bédouins etc.

Cette chanson a été composée en décembre 1847
par un des meilleurs *républicains neuchâtelois* qui
avait à cœur les affaires de l'Algérie.



HYMNE

AU GÉNÉRAL DUFOUR ET A SON ÉTAT-MAJOR.



Chantre du peuple, allons, saisis ta lyre,
Un ciel plus vaste embrasse nos cantons,
Lorsque debout la liberté m'inspire,
Muse, reprends ton vol sur nos vallons,
Reprends ta voix, ton allure aguerrie,
Et que mon chant partout soit répété !
Dans ton histoire, oh ! ma belle patrie,
Un nom de plus à l'immortalité !

L'égalité déserte nos campagnes,
Un voile sombre entoure son berceau ;
Par la discorde, au fond de nos montagnes,
La main des rois a creusé son tombeau...

A nos tribuns qui font face à l'orage,
Par les tyrans le défi est jeté !
Ils vont porter, en lavant cet outrage,
Des noms de plus à l'immortalité !

Il a sonné, le signal de la guerre,
Républicains, armez vos bataillons ;
En épargnant le sang d'un peuple frère,
Frappez au cœur l'hydre des trahisons...
De nos soldats la phalange se lève ;
Qui guidera son courage irrité ?
Un nom de plus va briller sur Genève,
Un nom de plus à l'immortalité !

Il a tonné le bronze des batailles,
Ils sont au feu, nos soldats citoyens !
Aux premiers coups des vivantes murailles
L'hydre succombe abandonné des siens...
Trêve au combat, la voix d'un chef nous crie :
Paix aux vaincus ! place à l'humanité !...
Que l'on ajoute aux jours de la patrie
Un jour de plus à l'immortalité !

Ah ! pour longtemps brillez dans nos annales,
Vous que l'histoire inscrit avec Dufour !
Vous que l'honneur, dans nos heures fatales,
A fait tribuns et guerriers tour à tour !
Déjà le peuple, au poids de sa justice,
Comptant vos noms dans sa noble équité,
Dit en donnant la palme au sacrifice :
Un nom de plus à l'immortalité !

LES PROJETS RENVERSÉS OU DANS QUINZE JOURS.

-- Cousin Constant, sais-tu quelle nouvelle?

-- Parbleu, mon cher, et de quoi t'étourdir.

Notre bon roi, ce roi tendre et fidèle,

Dans quinze jours viendra nous secourir.

Préparons tous, dans le plus grand silence,

Nos bons fusils qu'on voudrait nous voler.

Dans quinze jours commencera la danse.....

Oh ! mes amis, comme on va s'amuser !

-- Cousin Constant, es-tu sûr de la chose ?

-- Ma foi, nos grands en savent plus que moi ;

Mais c'est ainsi qu'on explique la cause

Qui fait tarder la réponse du roi :

As-tu compris?... Neuf cent mille cosaques

Des radicaux sauront bien nous venger.

Combien on va perforer de casaques !

Oh ! mes amis, comme on va s'amuser.

-- Cousin Constant, une armée étrangère !...

-- Et les corps-francs, les Suisses, les Bernois,

Dont le nom seul excite ma colère ;

Les radicaux sont-ils Neuchâtelois ?

Pour ce ramas d'infâmes communistes ,
Le dernier coup dans le Nord va sonner ;
Dieu ! quel festin pour de purs royalistes !
Oh ! mes amis , comme on va s'amuser.

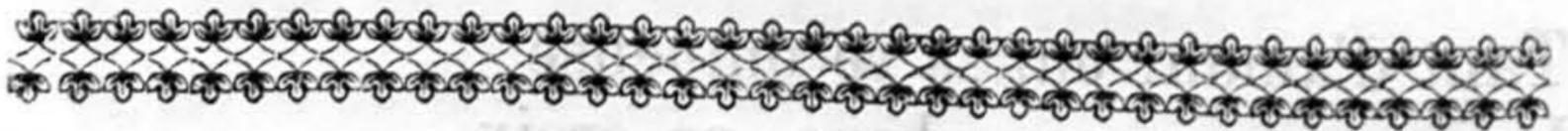
-- Cousin, aimons, servons notre patrie!...
-- Oui, mais avant élevons cent gibets.
N'étais-je pas justicier, je te prie ?
Je veux encore rendre quelques arrêts.
Ah ! quel beau temps quand nous étions les maî-
(tres !

Rien qu'un miracle a pu nous renverser.
Dans quinze jours, ils le paieront, ces traîtres !
Oh ! mes amis, comme on va s'amuser.

-- Cousin Constant, et si le roi nous quitte?...
On dit déjà que tout craque à Berlin ,
Que Metternich a dû prendre la fuite ;
L'astre des rois marche vers son déclin.
-- Quoi ! me soumettre à cette République !
Par tant de gueux me voir tyranniser !
Non, non, je pars demain pour l'Amérique.
Ce cher Constant n'a pas pu s'amuser.

Composée par COUSIN DAVID fils.





CONVERSION D'UN ROYALISTE.



Quel bien m'a-t-il donc fait, en somme,
Ce roi, l'objet de notre amour,
A qui, sans gêne, l'autre jour,
On a renvoyé son diplôme ?
Il ne m'a rien fait à moi,
Rien du tout, ce brave roi.

Vraiment, je le connais à peine !
Son portrait est pourtant chez nous.
Pour un homme qu'on dit fort doux,
Il a la mine un peu hautaine.
Il ne m'a, etc.

De sa visite, ce bon maître,
Un jour daigna nous honorer ;
Le soir, je mis pour l'éclairer,
Quatre lampions à ma fenêtre.
Il ne m'a, etc.

C'était une superbe fête,
Où dansèrent petits et grands ;
Il en coûta cent mille francs ;
On trouvait cela bien honnête.
Il ne m'a, etc.

Tant d'amour eut sa récompense
En honneurs, en rubans, en croix,
En beaux écus aussi, je crois ;
Le fonds du roi fut en souffrance.

Il ne m'a, etc.

Nos beaux messieurs, de sa louange
M'avaient si bien endoctriné !
J'ai cru qu'il nous était donné
Par le bon Dieu, comme un bon ange.

Il ne m'a, etc.

Tout fut pour eux dans le partage ;
Mon bouilli n'en fut pas meilleur,
Ça me fit un peu mal au cœur ;
J'espérais mieux d'un roi si sage.

Il ne m'a, etc.

J'ignorais que j'étais un Suisse :
Que de choses on ne sait pas !
Ces messieurs en riaient tout bas !
Je commence à voir leur malice.

Il ne m'a, etc.

Mais il paraît qu'en politique
On peut fort bien changer d'amours ;
C'est pourquoi, depuis quelques jours,
J'ai pris goût à la République !

Il ne m'a, etc.

Au fond, sans roi je puis bien vivre :
Je ne m'en étais pas douté,
Ce que c'est que la liberté !
Comme d'abord ça vous enivre !
Il ne m'a rien fait, à moi,
Rien du tout, ce brave roi !

(*Un Neuchâtelois.*)



LES BOEUFs.

J'ons deux gros bœufs dans mon étable,
Deux gros bœufs blancs tachés de roux ;
Ma charrue est en bois d'érable
Et l'aiguillon en bois de houx ;
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été ;
Ils me gagn'nt dans une semaine
Plus d'argent qu'ils n'm'en ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerions mieux me pendre.
J'aime Jeanne, ma femme,
Eh bien, j'aimerions mieux
La voir périr, que d'voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, ces belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,

Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid ;
Et quand je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leurs naseaux,
Et l'on voit sur leurs cornes noires
Se percher de petits oiseaux.

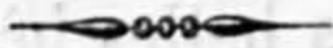
S'il me fallait etc.

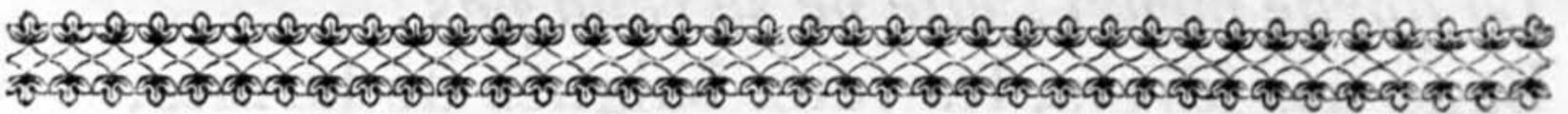
Ils sont forts comm'des pressoirs d'huile ;
Ils sont doux comme des moutons,
Et chaque année on vient d'la ville
M'les marchander en nos cantons,
Pour les conduire aux Tuileries,
Le mardi-gras devant le roi,
Et puis ensuite aux boucheries.
Je n'le veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout notre argent ;
Mais si pour dot il faut qu'l'on donne
Mes deux gros bœufs tachés de roux,
Ma fille, laissant là sa couronne,
Ramènera les bœufs chez nous.

S'il me fallait etc.





A L'ARMÉE.



AIR : *Soldat t'en souviens-tu ?*

Vous souvient-il de notre vieille armée,
Disait tout haut un soldat d'autrefois,
A la phalange imprudemment armée
Pour imposer des abus et des rois ?
Vous souvient-il de notre ancienne gloire ?
Vous souvient-il de nos nombreux succès ?
Imitez-nous : courez à la victoire ;
Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais.

Vous souvient-il des hordes étrangères
Se repliant sous les murs de Berlin ?
Vous souvient-il du jour où vos vieux frères
Virent crouler les voûtes du Kremlin ?
Vous souvient-il de la fière Ibérie
Se prosternant devant le nom français ?
Imitez nous : mourez pour la patrie ;
Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais.

Vous souvient-il, quand l'ingrate fortune
Par des revers absorbait nos soldats,

Du noble cri que poussa l'infortune :
La garde meurt ! elle ne se rend pas !
Dans nos foyers, les yeux baignés de larmes,
La rage au cœur, nous entrâmes en paix.
Loin des combats suspendez donc vos armes ;
Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais.

Vous souvient-il de cette belle aurore
Qui se leva pour éclairer trois jours ?
Dans l'avenir trois beaux jours sont encore
Pour renverser les abus et les cours.
Vous souvient-il des lâches impostures
Dont on berça les crédules Français ?
Jeunes soldats, tirez sur les parjures ;
Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais.

A nos neveux, sous le chaume paisible,
Vous montrerez votre sabre rouillé,
En leur disant que, toujours invincible,
Du sang français il ne fut pas souillé ;
Vous leur direz, en quittant leur demeure :
« A vos drapeaux, fidèles désormais ,
» Courez enfants ! du combat sonne l'heure ;
» Mais sur le peuple, ah ! ne tirez jamais. »



AU PEUPLE.

AIR : *Des trois couleurs.*

Réveille-toi, peuple, et lève la tête;
Regarde en face un indigne pouvoir,
Et que ton bras nerveux, armé, s'apprête
A rappeler les tyrans au devoir!
A toi la gloire, à ton nom la puissance!
Pourquoi toujours t'enchaîner à des rois ?
Peuple, c'est toi que l'on nomme la France ;
Aux oppresseurs (*bis*) fais connaître tes droits.

Ils ont flétri le drapeau tricolore ;
De l'étranger ils ont reçu les fers ;
D'autres malheurs sur toi pèsent encore !
Pour l'avenir il est d'autres revers.
Retrouve donc cette énergique flamme
Qui de leur trône a renversé les rois ;
Réveille-toi, peuple, et retrouve une âme :
Aux oppresseurs (*bis*) fais connaître tes droits.

Lorsque la loi t'arrache à ton village,
Que tu subis ses arrêts sans éclat,
Ton arme au bras, on lit sur ton visage
Que tu fus peuple avant d'être soldat.

Conserve donc ton noble caractère ,
Sers ton pays, et méprisant les rois ,
Sorti du peuple, ah ! sois juste et sévère :
Aux oppresseurs (*bis*) fais connaître tes droits.

Tonne sans honte à l'aspect du cynisme ;
A ta fureur, permets un libre cours ;
Car, tu le sais, toujours le despotisme
Naquit du luxe et des vices des cours.
Que ces grands noms couverts de broderie
Soient tous flétris comme le sont les rois !
Réveille-toi, peuple, au nom de la patrie :
Aux oppresseurs (*bis*) fais connaître tes droits.



LA PROFESSION DE FOI DU PROLÉTAIRE.

Oui, sacrebleu ! dans ma caboche,
Je me dis qu'ça ne peut pas durer.
Quand on voit tant tourner la broche,
C'est qu'le fricot doit se préparer.
Parlons franchement :
L'gouvernement
Doit bien prévoir un fâcheux dénouement ;
Car nos grivois,
Avec leurs lois,
Ont mis enfin l'pauvre peuple aux abois.
Je n'suis pas un fort politique,

Mais dam', je suis du peuple aussi ;
Je m'fais honneur de mon parti.

Et viv'la République!!!

On nous disait avec finesse :

« Vous s'rez heureux dorénavant. »

Mais l'jour qu'ils ont fait cett' promesse,

On dit qu'il faisait beaucoup d'vent ;

Car aussitôt

V'là que l'impôt

Vient nous contraindre à payer leur écot.

Et puis le budget,

Qu'personn' n'connait,

Puis c't'aut' mouchard qu'on appelle préfet !

Bref, c'est un' sacré mécanique

Que nous détraq'urons tôt ou tard ;

Moi je dis qu'ce règne est bâtard,

Et viv'la République!!!

Franch'ment, je ne suis pas bien aise

De voir un tas d'pantins dorés

Mendier auprès d'un gros Blaise

Les droits qui nous sont assurés.

Et moi, morbleu !

Voyez un peu,

Pour me chauffer j'n'ai pas même du feu ;

Et si demain,

Je veux du pain,

Faut qu'aujourd'hui j'trim' depuis le matin.

Sur ça, voilà comment j'm'explique :

Un rich' n'doit pas êtr' plus qu'un gueux...

Tout pauvr' que j'suis, j'vaux autant qu'eux...

Et viv'la République!!!

L'plus beau d'tout ça, c'est qu'si votr'bouche
Ose se plaindre à ce sujet,
Crac ! aussitôt voilà qu'un'mouche
Vient nous accrocher au collet :

« De par le roi,

« Vit' suivez-moi ;

« Je vous arrê't, ne d'mandez pas pourquoi. »

Ça m'est égal,

Car vot' local

Vaut encor mieux qu'ce gueusard d'hôpital !

On m'verra toujours sans réplique

Prendre le chemin d'la prison :

C'est là qu'on grave not' blason ;

Et viv'la République !!!

Ça n'dur'ra pas longtemps, j'espère :

Sous peu, nous verrons finir ça.

Malheur à qui grug' la misère

Du brav' peuple que l'on vexa !

Contr' nos efforts,

Malgré leurs forts,

J'os' nous flatter qu'ils n's'ront pas les plus forts,

Et qu'sans façon,

Un' bonn'leçon

Les mettra tous bientôt à la raison ;

Car, pour eux, je trouv' trop comique

Qu'nous tirions les marrons du feu.

Enfoncé le juste-milieu !

Et viv'la République !!!

LE 29 FÉVRIER 1848.

AIR : J'ai vu briller le signal.

Amis, voyez ces couleurs vénérées
Sur ces drapeaux qui flottent tout joyeux ;
Voyez ces croix librement arborées
Et le plaisir qui luit dans tous les yeux.
C'est que chez nous l'amour de la patrie
A triomphé pour la première fois.
Entendez-vous ce peuple qui s'écrie :
Plus de Prussiens, soyons Neuchâtelois !

Assez longtemps nous avons en silence
Courbé le front sous un maître étranger ;
Assez longtemps a duré l'arrogance
Des oppresseurs prompts à nous outrager ;
Enfin l'esclave a pu briser ses chaînes
Et désormais aura de bonnes lois.
Nous ne voulons ni de rois ni de reines ;
Plus de Prussiens, soyons Neuchâtelois !

Honte à ceux qui sans craindre l'infamie
Voulaient changer des Suisses en Prussiens ;
Peut-on tromper l'amour de la patrie
Et déchirer les plus sacrés liens ?

Confédérés ! c'est un peuple de frères
Qui vous salue aujourd'hui d'une voix.
Nous partageons vos gloires, vos misères ;
Plus de Prussiens , soyons Neuchâtelois !

Honneur à ceux dont le cœur énergique
Est resté sourd à la crainte, à l'effroi ;
Nous leur devons la libre République
Qui saura bien remplacer l'ancien roi.
N'oublions pas nos jeunes volontaires
Tous réunis pour défendre nos droits ;
Ils ont chassé les couleurs étrangères,
Plus de Prussiens, soyons Neuchâtelois !

Ne formons plus qu'une même famille,
Et qu'entre nous subsiste un pur amour ;
Que la concorde au milieu de nous brille,
Et que la paix s'y loge sans retour.
Que l'étranger parcourant nos contrées,
Charmé, ravi de l'ordre et de nos lois,
Dresse sa tente au sein de nos vallées ;
Plus de Prussiens, soyons Neuchâtelois !



LES BRAVES DE LA SUISSE.

Quittons nos demeures tranquilles,
Paisibles habitants des champs;
Citoyens qui peuplez nos villes,
Saisissez vos glaives tranchants;
Prêtez une oreille attentive;
Silence ! Avez-vous écouté
Ces mots redits sur l'autre rive :
Guerre ! guerre à la liberté !
Déployons nos libres bannières,
Invoquons le Dieu des combats ;
Courons, volons à nos frontières ;
Citoyens, devenons soldats.

Le despotisme sur le trône
Aiguise ses sanglants poignards ;
Il sent chanceler sa couronne,
Il a levé ses étendards.
Aux armes ! Loin de nos campagnes
Repoussons ces fiers potentats.
Sauvons nos enfants, nos compagnes,
Pour eux affrontons le trépas.
Déployons etc.

Ah ! quand la Pologne éperdue
En frémissant redit ses maux,

La Suisse, avant d'être abattue,
Recevrait-elle ses bourreaux ?
Non, jamais ! Le sol d'Helvétie
Fut toujours fatal aux tyrans !
De Tell, non jamais la patrie
N'aura de maîtres insolents.

Déployons etc.

Contre l'ennemi qui s'avance
Unissons de nobles efforts ;
De la Suisse pour la défense
Faisons un rempart de nos corps.
Nous ne voulons pas être esclaves ;
Le peuple suisse est indompté !
Et nous saurons mourir en braves
Sur ton autel, ô liberté !

Déployons etc.



LA CHANSON DES PRISONNIERS.

Il était un petit vaisseau
Où, tantôt ne vous en déplaise,
Nous nous bercions tout à notre aise,
En nous mirant au bord de l'eau.
Mais quoi ! la fortune est si sotté !
Ce vaisseau tant admiré,
Conduit par un si bon pilote,
Hélas ! il a chaviré !

C'était celui du meilleur roi
Que l'on ait jamais vu sur terre :
Il est vrai qu'il n'y montait guère ;
Nous y montions pour lui, ma foi !
Mais quoi etc.

Nos mains le guidaient sur les flots
Toujours au gré de son altesse,
Qui, connaissant notre sagesse,
Payait fort bien ses matelots.
Mais quoi etc.

Nous étions tous comblés d'honneurs ;
La nation en était fière ;
Et chaque soir notre prière
Eloignait d'elle les malheureux.
Mais quoi etc.

C'était, voyez-vous, notre fort
De ramer sur l'onde paisible.
Un jour le lac devint terrible ;
Par bonheur nous touchions au port !
Mais quoi etc.

Nous n'avions pas le fol orgueil
De vouloir braver la tempête ;
Chacun de nous sauva sa tête,
Tout en donnant contre un écueil.
Mais quoi etc.

Pour un bout de captivité,
Nous voilà parés d'immortelles !
Car on dit : Ce sont les fidèles
Du vaisseau de sa majesté !

Mais quoi etc.

On ne vante pas nos exploits :
Etions-nous soldats , je vous prie ?
Le peuple défend la patrie ;
Nous étions les gardiens de nos lois.

Mais quoi etc.

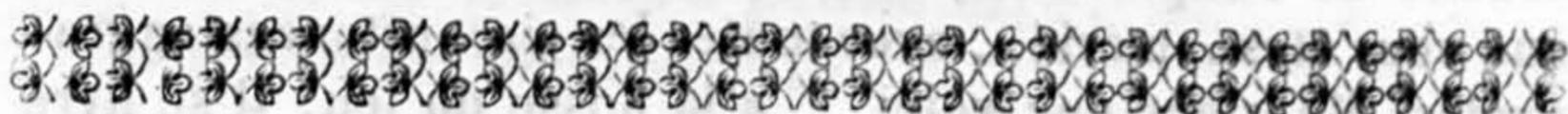
Rempli de sentiments humains ,
Notre peuple est peu militaire ;
S'il est perdu , c'est son affaire ,
Et nous nous en lavons les mains.

Mais quoi etc.

Il fallait bien à ces intrus
Du pouvoir céder les délices.
Qui peut résister à des Suisses ?
Ce sont des gens si malotrus !

Mais quoi etc.

Il nous en coûtera de l'or !
L'or, après tout, n'est pas la vie.
Eh ! vive la philosophie !
Et l'honneur qui nous reste encor.
Mais quoi ! la fortune est si sotté !
Ce vaisseau tant admiré ,
Conduit par un si bon pilote ,
Hélas ! il a *chaviré* !



LE PHRÉNOLOGISTE.

CHANSONNETTE.

Je suis l'premier phrénologue,
Crânologue de Paris !
Connu partout dans cette ville ;
Venez tous à mon domicile,
Venez tous à mon domicile,
Je m'occupe, je m'occupe de crâne au logis.
N'allez pas croire que j'suis un âne,
Un saltimbanque. Ah ! loin de là...
Je m'livre à l'inspection du crâne,
Et je ne le suis pas pour ça.
Oui, ma science est sans pareille ;
De la nature j'connais la loi ;
N'vous fait's donc pas tirer l'oreille
Pour apporter vos têt's chez moi.

(Parlé.) Accourez ! que les têtes fassent queue ! confiez-moi vos crânes..... Rien qu'en les palpant, je vous dirai vos goûts, vos penchants et les penchants dont vous êtes incommodés..... Quelqu'un veut-il se risquer ? qu'il s'avance avec confiance, je ne lui ferai aucun mal... Je ne suis pas le bourreau des crânes..... Vous, Monsieur, attention ! Je découvre d'après votre culotte jaune, vos breloques, le col de chemise qui guillotine vos oreilles..... et surtout cette exubérance que vous avez sur le front, que vous êtes..... passez-moi la

erudité de l'expression, la science a le droit de tout dire, que vous êtes... marié... avec toutes les circonstances aggravantes. Monsieur que voici..... a la bosse du jeu; il se livre avec acharnement au Siam, au Domino, au jeu d'Oie, et généralement à tous les jeux d'esprit.....

Quelle ressource pour les familles,
J'sais l'avenir d'un plus d'un marmot;
J'examin' les garçons, les filles
Quand même ils seraient au maillot.
Oui, dès l'instant de leur naissance
Je puis, par des signes certains,
Dire à leurs parents à l'avance,
A quels goûts ils seront enclins.

(Parlé.) Par exemple : Vous êtes père ou mère d'une fille ? Eh bien, je l'inspecte et je dis : Celle-là a la bosse de la musique... Alors vous développez cette faculté chez votre enfant, au sortir des bras de sa nourrice; vous lui faites apprendre la guitare... vous y joignez un peu d'accordéon... et, à dix-sept ans, votre fille est assez bonne musicienne pour tenir le bureau des cannes au concert Musard. Madame votre épouse vient-elle de vous offrir un garçon ? je le tâte, et je dis : Ce jeune enfant, l'espoir de votre vieillesse, la gloire de sa famille, a la bosse de la destruction; il mourra sur l'échafaud ! Alors vous prenez vos précautions..... vous dirigez ses inclinations naissantes..... vous adoucissez ses mœurs par le laitage... et la culture des fleurs... et, à trente ans, il dote son pays d'une eau merveilleuse pour la destruction des insectes et des durillons.....

Rien qu'en vous voyant je présume
De vos inclinatités ;
A votre crâne, à vot' costume,
Je d'vin' vos défautités.

Vous avez, vieillard centenaire,
La bosse de la longivité.
Et vous, femme rond'lett', jeune mère,
La boss' de la maternité.

(*Parlé.*) Vous, Mademoiselle... là, qui tenez un carton à la main et qui mangez des châtaignes.... vous avez la bosse de la galettivité... celle de la marronglacésivité... et de l'étudiantendroitivité... vous êtes modiste.... Vous, jeune fille, qui portez un enfant sur vos bras, et un tablier de toile cirée sous l'enfant..... vous avez la bosse de la piou piou, de la pousse-caillou, et de la tourlourouvitité..... Vous êtes bonne d'enfants....

Moi-même, sans que ça me blesse,
J'vois mes qualités, mes défauts ;
J'ai la boss' de la gentillesse,
Malheureus'ment elle est sur l'dos.
J'ai la boss' de la galanterie,
Cell' d'un esprit aventureux ;
J'possèd' bien la bosse du génie,
Mais il s'trouv' que ça n'est qu'un creux.

(*Parlé.*) Je dois vous dire, en terminant, que vous trouverez chez moi un *Traité de Phrénologie*, au prix de 75 c. J'y joins, comme objets d'art et d'utilité, une boîte de cirage, un paquet de cure-dents, et un biberon Darbo. Ceux qui prendront deux exemplaires, auront la faculté de se faire arracher une dent, bonne ou mauvaise, au choix du consommateur; le prix est le même pour toutes les têtes..... quelle qu'en soit la grosseur !..... Enfin, MM. les bourgeois qui se présenteront avec un billet de garde... auront de plus droit à une bouteille de blanc... pour leurs buffleteries... et à un *Traité sur les haricots*, où il est prouvé qu'ils font le plus bel ornement de l'hôtel de ce nom.....

L'ARBRE DE LA LIBERTÉ.

CHOEUR.

Quel charme nous rallie
Sous cet arbre sacré ;
Quel est donc ta magie
Symbole vénéré ?
Sous ses renaissants rameaux
Faisons redire aux échos :
C'est l'amour de la patrie (*bis*).
Liberté, liberté,
Règne sur l'Helvétie!

Peuple, de ta puissance
Il témoigne hautement ;
C'est de l'indépendance
Le plus ferme garant....
Sous ses renaissants rameaux etc.

De son muet langage
Les sublimes accents,
Iront d'un nouvel âge
Instruire les enfants...
Puissent-ils sous ses rameaux,
Toujours redire aux échos :
C'est l'amour de la patrie (*bis*).
Liberté, liberté,
Règne sur l'Helvétie!

HOMMAGE A LA LIBERTÉ.

CHOEUR.

Liberté, source féconde,
D'où jaillissent tant de bienfaits,
Ramène enfin dans le monde
Les arts, les vertus et la paix.
Que ton flambeau salutaire
Ici-bas soit partout vainqueur ;
Ah ! viens régner sur la terre,
Et les mortels te devront le bonheur.

C'est par toi que l'industrie,
Prend un essor toujours plus grand ;
C'est toi qui sais au génie
Imprimer un nouvel élan ;
Par ton secours tout prospère,
Tout sent la force et la vigueur.
Ah ! viens etc.

Déité, toujours chérie,
Toi, notre idole, notre amour,
Liberté! que l'Helvétie
Soit ton refuge, ton séjour,
Que de nos monts, ta lumière
Des despotes soit la terreur.
Ah ! viens etc.

RÉVEILLENZ-VOUS , VOUS AVEZ ASSEZ DORMI.

Au pays de Guillaume-Tell
Quand tout se régénère,
Le seul canton de Neuchâtel
Reste encore en arrière :
Liberté, quand te verra-t-on
Tirer de l'ornière
Ce peuple mouton ?
Il sommeille, il est engourdi,
Biribi,
A la façon de Barbari,
Mon ami.

Habitants, qui dormez si fort
Sur l'une et l'autre oreille,
Levez-vous : faites un effort
Que l'honneur vous conseille.
Voyez vos voisins marcher droits,
Chez eux chacun veille
Pour garder ses droits :
Quand aurez-vous assez dormi,
Biribi etc.

En vous voyant entre les bras
Des fers que l'on vous donne,

Que vos maîtres soient gros et gras :
Point cela ne m'étonne.
De gorger ainsi vos barons,
(Dieu vous le pardonne...)
Vous êtes bien bons !....
Je vous en félicite aussi,
Biribi, etc.

Avec leurs grands airs vaniteux,
Vos nobles me font rire :
Si vous croyez valoir moins qu'eux,
Je plains votre délire.
De quoi sont formés vos seigneurs,
Veuillez me le dire,
Pour être meilleurs ?....
Chez eux tout me semble pétri,
Biribi, etc.

Renversez l'arbre féodal
Implanté sur vos terres :
Répondez au noble signal
Que vous donnent vos frères.
Sous le plus honteux des fardeaux,
Pauvres feudataires,
Vous courbez le dos :
Pour Dieu !... cessez de vivre ainsi,
Biribi, etc.

Elevez de la liberté
L'arbre patriotique :

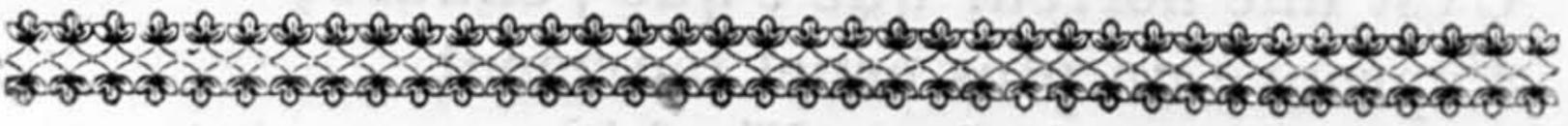
Qu'à jamais il reste planté
Sur le sol helvétique.
Sur vos barons il produira
Un effet magique
Dont chacun rira :
A sa vue ils feront un cri,
Biribi, etc.

Commencez donc, Neuchâtelois,
Une grande réforme :
De vos vieux statuts, de vos lois,
Purgez le code informe.
Adoptez de l'ordre légal
La règle conforme
Au vœu général :
Trop longtemps vous avez agi,
Biribi, etc.

Mes bons amis, puisque chez vous
Règne dame Censure,
Je veux m'exposer au courroux
De cette reine impure :
J'oserai signer ma chanson ;
Oui, je vous l'assure,
J'y mettrai mon nom :
Dussé-je être cent fois banni,
Biribi, etc.

Par VÉRON aîné, de St.-Imier, 1831.





A BAS LES FEMMES!



Je n'peux plus t'nir à ma souffrance,
Faut que j'sorte d'ma position :
Sans r'tard aux députés d'la France
J'm'en vas écrire un' pétition.
Je n'veux pas m'flétrir sur ma tige,
Je maigris qu'c'en est alarmant,
Et puisque ma santé l'exige
J'fais ma plainte au gouvernement.

Le sieur Cyprien Jacolard, domicilié à Paris, demande qu'une commission d'enquête soit nommée pour prendre connaissance des ravages, désastres, catastrophes, sinistres et autres inconvénients occasionnés par le sexe féminin, au préjudice de la population masculine de l'endroit.

J'en suis bien fâché pour ces dames,
Mais je veux qu'on supprim' les femmes.

J'en suis bien fâché,
Mais j'veux qu'on supprime les femmes.

D'puis qu' j'ai l'âg' de connaissance,
Ell's m'ont déjà fait les cent tours ;
Je n'veux plus avoir d'indulgence,
Il faut qu'la justice ait son cours.

C'est une horreur que c'que j'endure ;
J'éprouve un plus cruel tourment
Que si j'nageais dans d'la friture,
Ou qu'si l'on m'arrachait un'dent.

J'aimerais mieux monter onze gardes.... J'aimerais mieux piler des drogues chez un pharmacien.... J'aimerais mieux être simple pédicure; enfin, sans s'informer si cela peut vous convenir, elles vous font battre le cœur, au point qu'il m'en est résulté des palpitations atroces, et qu' c'est inouï ce que j'consomme de sangsues!

J'en suis bien fâché etc.

Ell's ont des p'tit's bouch's meurtrières
Qu'ell's font sourire à volonté,
Des p'tits coups-d'œil, des p'tites manières
Très-dang'reus's en société.
Les beautés les plus accomplies
S'mett'nt jusqu'à des fleurs dans les ch'veux
Pour se rendre encore plus jolies.
Ma parol' d'honneur, c'est affreux !

C'est un raffinement de scélératesse qui dénote un égoïsme bien personnel. Passer toute la journée des nuits sans dormir, se priver de nourriture, s'attaquer les nerfs, user une foule de lorgnettes, abîmer ses chaussures, attraper des rhumes sous les fenêtres et des torticolis à regarder en l'air, sans compter une horrible dépense de papier Weynen et de plumes métalliques pour les billets doux..... C'est aussi par trop fastidieux.

J'en suis bien fâché etc.

J'vous d'mande à quoi sert la police ?
Partout faut en apercevoir.
Au spectacle, c'est une actrice ;
Au café, la dam' du comptoir ;
Aux Tuil'ri's, ell's sont à la file,
Et quand j'viens d'en voir un millier,
Si j'rentr' chez moi pour êtr' tranquille,
J'trouv' ma portier' sur l'escalier.

Une grosse femme mûre qui a l'infamie d'être encore pas mal, et qui, outre ça, est auteur d'une très-jolie fille, assez indiscreète pour m'apporter tous les matins mon journal et mon déjeûner.....

J'en suis bien fâché etc.

Enfin, sur la surfac' du globe,
Pour le repos du genre humain,
J'veux qu'on n'voi' plus la queu' d'un' robe,
Pas plus d'beau sex' que d'sus ma main.
La suppression doit être entière :
Seul'ment, au choix des amateurs ,
Il s'ra permis d'avoir un' mère,
Deux cousins, trois tant's et quatr' sœurs.

Excepté ça, réforme complète du genre féminin.

J'en suis bien fâché etc.

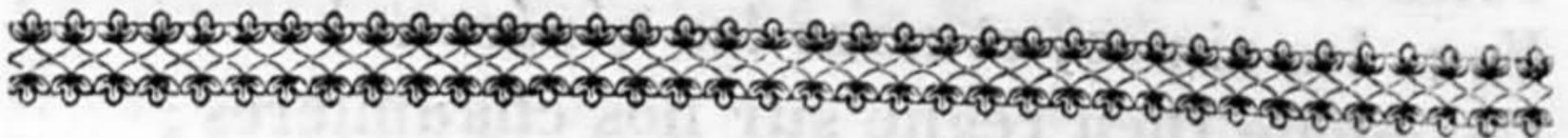


CHANT A QUATRE VOIX.

O ma patrie !
Terre chérie !
Ta voix réclame
Mon bras, mon âme ;
Pour ton honneur }
Bat mon cœur. } *quatre fois.*

Sous l'infamie,
Plus de patrie,
Plus de richesse,
Plus d'allégresse,
Ma mère, adieu ; }
Priez Dieu ! } *quatre fois.*

Compagnons d'armes !
Le cri d'alarmes,
De nos frontières,
A nos chaumières
A répété : Liberté ! (*bis.*)
Répété : Liberté !
A répété : Liberté !
Liberté ! (*ter.*)



NOTRE BRIGADE.

AUX TROUPES VAUDOISES 1847.

Soldat vaudois, l'appel de la Patrie
T'a vu fidèle à la voix de l'honneur !
Tu lui devais et ton bras et ta vie ;
Qu'elle te doive, à son tour, le bonheur !
En avant camarade !

Et que notre brigade
Montre en tous lieux, dans le soldat vaudois,
Un vrai soutien de l'honneur et des lois.

Il en est temps, sur le sol de nos frères,
Faisons flotter le drapeau fédéral !
Et que la croix qui brille en nos bannières
Leur vienne offrir un salut libéral.
En avant etc.

Si d'une main nous vous montrons des armes,
Confédérés, nos cœurs sont avec vous !
La main du cœur, pour essuyer vos larmes,
Est toute prête, amis, comprenez-nous !
En avant etc.

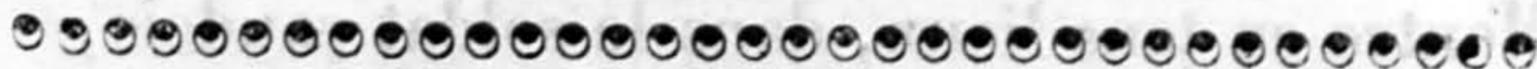
Priez en paix ! Les temples de vos pères ,
Vous les aimez, et nous les vénérons !
Un même Dieu règne sur nos chaumières ;
Tout comme vous, en lui nous espérons !

En avant etc.

Cet étendard que l'homme nous confie ,
De tout affront sachons bien le garder !
Pussions-nous dire, au déclin de la vie :
J'en étais digne, et l'ai fait respecter !

En avant camarade !

Et que notre brigade
Montre en tous lieux, dans le soldat vaudois ,
Un vrai soutien de l'honneur et des lois.



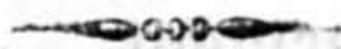
PROFESSION DE FOI D'UN RÉPUBLICAIN.

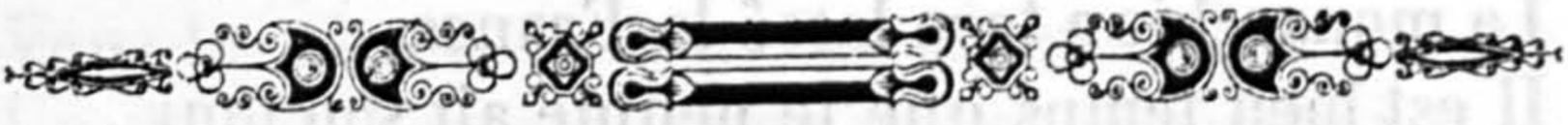
A mon aspect, amis, l'on s'effarouche,
Avec transport l'on fuit devant mes pas ;
J'entends mon nom voler de bouche en bouche
Suivi d'un mot qu'on murmure tout bas !...
Eh bien ! ce mot, ce titre si barbare,
Qui met l'effroi dans un esprit mesquin ,
Avec orgueil, tout haut je le déclare :
Oui mes amis... je suis Républicain !

La monarchie a trop lassé la France,
Il est bien temps que le peuple ait son tour,
Et le beau ciel de notre délivrance
A l'horizon fera briller le jour.
Il faut aux rois, des valets et des prêtres,
Des courtisans, des ministres sans fin ;
L'argent du peuple engraisse trop de traîtres !
Voilà pourquoi je suis Républicain !

Des nations, quand la voix enchaînée
Avec orgueil s'élevait devant nous,
J'avais rêvé de grandes destinées,
Mais aujourd'hui je m'éveille à genoux ;
Au trébuchet ils pèsent la victoire
Les financiers, nobles sans parchemin ;
Sous les écus ils étouffent la gloire,
Voilà pourquoi je suis Républicain !

La soif de l'or n'altère point mon âme,
De mon destin je suis peu soucieux ;
Pour mon pays un saint amour m'enflamme
Et pour lui seul je suis ambitieux.
S'il le fallait pour sauver ma patrie,
Sur son autel j'apporterais soudain
Avec transport ma fortune et ma vie,
Car, mes amis, je suis Républicain !





LA GARDE MOBILE.



Je suis garde mobile
De Paris, grande ville,
Suis né d'hier et pourtant
Héros et conquérant ;
Car à la barricade,
Bravant la fusillade,
On m'a vu presque enfant
Tout comme un vétéran.

REFRAIN.

Intrépide soldat. Une ! deux !
Moi, je marque le pas. Gauche ! droite !
Avec mon chef de file. Trois ! quatre !
Bravement je défile. Ra ! fla !
Mouvement vif et prompt. Bien ! bon !
Au port d'arme et d'aplomb. Fixe ! front !
En avant la musique.
Vive la République !

Enfant d'la grande ville,
Votre jeune mobile
Fait ici le serment
De mourir vaillamment.

Pour des âmes bien nées ,
Le nombre des années
Se remplace aisément,
Quand on crie : en avant !
Intrépide soldat etc.

Ma coquette tunique
Fait un effet magique,
Et mon képi vainqueur
A séduit plus d'un cœur.
Soit en paix, soit en guerre,
Beau sexe tributaire,
Tu me devras payer
D'amour l'impôt foncier.
Intrépide soldat etc.

De notre République,
Mon cœur patriotique
Repousse également
Ennemi rouge ou blanc.
S'il faut, comme nos frères,
Voler à nos frontières,
La mobile y sera ;
A l'œuvre on la verra !
Intrépide soldat etc.

23 JUIN.

Dans ces jours de tristesse,
Fidèle à ma promesse,

Comme enfant de Paris,
J'ai sauvé mon pays.
Sois heureuse, ma mère,
De ton enfant sois fière :
Vois-tu là sur mon cœur
Le signe de l'honneur !

Et toujours bon soldat. Une ! deux !
Chacun te le dira. Gauche ! droite !
On a vu la mobile. Trois ! quatre !
Bravant les feux de file. Pif ! paf !
Enlever des drapeaux, au trot !
Bras et jambes en lambeaux. C'est beau !
A ce cri si magique :
Vive la République !



LES ROIS S'EN VONT.

HYMNE PATRIOTIQUE A LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Dieu, roi des rois, du ciel et de la terre,
Daigne abaisser ton regard jusqu'à moi,
Viens inspirer le chant d'un prolétaire
Et dans son cœur verser un saint émoi ;
Fais résonner les cordes de ma lyre,
Je veux chanter la sainte *liberté*.
Chantons, amis, dans un joyeux délire,
Vive l'égalité !

Guizot n'est plus, la France enfin respire
En balayant le dernier de ses rois.
D'un roi parjure elle a brisé l'empire,
Et reconquis tous ses antiques droits ;
Tyrans, tremblez ! craignez pour vos couronnes,
A bas les rois ! c'est le cri répété.
De toutes parts déjà croulent les trônes,
Vive la liberté !

Malgré les rois, malgré les vents et l'onde,
Et malgré vous, *roitelets* odieux,
La liberté fera le tour du monde,
Comme un soleil brillant et radieux.
Les nations, comme un nouveau Messie,
Vont saluer la noble Dèité.
Vive la France et vive l'Helvétie !
Vive la liberté !

Oui désormais, la liberté chérie
Sur les cités, bourgades et hameaux,
Sur les beaux arts, les lettres, l'industrie,
Va projeter ses bienfaisants rameaux.
Tout va briller d'une nouvelle aurore,
Le ciel déjà resplendit de clarté ;
Du monde entier l'horizon se décore,
Vive la liberté !

A LA POLOGNE !

Vers la Pologne au milieu de nos fêtes,
De temps en temps jetons un doux regard,

Prions, amis, pour tant de nobles têtes
Qu'a fait rouler le fer d'un Hospodar ;
Formons des vœux pour que Dieu, de son glaive
Frappe soudain ce Néron redouté.
Dieu ! fais qu'un jour la Pologne se lève
Belle de liberté !

A LA HONGRIE !

Tournons aussi nos yeux vers la Hongrie,
Pays témoin de tant de beaux exploits ;
Si Nicolas, un jour, dans sa folie,
Veut l'asservir sous le joug de ses lois,
Soudain, lançons nos phalanges guerrières
Pour arrêter le despote irrité.
Brisons soudain ses hordes meurtrières,
Vive la liberté !

L. PIGEON.



POS'TA CHIQUE ET FAIS L'MORT.

AIR : *Le Cordon, s'il vous plaît.*

Oui, j'en conviens, c'est dans la rue
Que j'aime au vol attraper un refrain ;
La vérité s'y montre nue,
On y voit la gaîté sans frein.

Hier encor, sur mon passage,
Un ivrogne faisant tapage,
Un plaisant lui cria bien fort :
Pos'ta chique et fais l'mort !

Je ris toujours quand un vieux drille
Entre en ménage avec jeune tendron ;
Si sa femme est jeune et gentille,
Il cherche à faire le luron.
Arrière ! ce n'est plus ta place ;
Chez toi, barbon, tout est de glace,
Et l'âge a brisé ton ressort.
Pos'ta chique et fais l'mort !

Une dame ayant cachemire
S'arrête et cause avec un élégant :
Je m'approche, et bientôt j'admire
Ses jolis yeux, son air décent,
Lorsque d'une voix de rogomme
Je l'entends dire au beau jeune homme :
Rien qu'trois francs.... voyez l'bel effort !
Pos'ta chique et fais l'mort !

Dans nos trois jours, jours de justice,
Où la clémence a si souvent marqué,
Un faubourien terrasse un Suisse
Qui par bonheur l'avait manqué.
Ah ! tu n'en descendras pas d'autres,
Lui dit-il, car voici les nôtres....
Mais tu pâlis... je plains ton sort...
Pos'ta chique et fais l'mort !

Dans nos campagnes alarmées,
Des rois ligués si la horde rentrait,
Miracle des quatorze armées,
C'est alors qu'on te reverrait!
La *Marseillaise* et son tonnerre,
En ébranlant encor la terre,
Redirait à l'enfant du Nord :
Pos'ta chique et fais l'mort.

Pour empêcher qu'on nous opprime,
Gardons-nous bien, Français, d'abandonner
Cette salutaire maxime :

« Le roi règne sans gouverner. »

Si le nôtre, un jour, s'en écarte,

Qu'il aille interroger la Charte ;

Elle lui répondra d'abord :

Pos'ta chique et fais l'mort !

JULES LEROY.



LE DÉPART.

Tu vas partir, ô mon Adèle,
Tu vas partir... et pour longtemps !
De cette absence trop cruelle,
Comment supporter les tourments ?
Dans la douleur la plus amère,
Je serais plongé loin de toi.
Et toi, qui sait, hélas ! ma chère,
Si tu te souviendras de moi ?

Avec quelle sombre tristesse
Je verrais désormais ces lieux,
Que ta présence enchanteresse
N'embellira plus à mes yeux !
J'y passerai ma vie entière
A gémir en pensant à toi.
Et toi, qui sait, hélas ! ma chère,
Si tu te souviendras de moi ?

Tout, jusques au souvenir même,
Y redoublera mes regrets.
Ici, dirai-je, à ce que j'aime
J'osai dire que je l'aimais.
Là, plus heureux, plus téméraire,
J'obtins un doux baiser... Et toi,
Qui sait, hélas ! qui sait, ma chère,
Si tu te souviendras de moi ?

Bientôt ta nouvelle demeure
Se remplira de mille amants,
Qui t'accableront à toute heure
Et d'hommages et de serments.
Quand soupirs, pleurs, tendre prière,
Pour eux plaideront près de toi ;
Ah ! Dieu, qui sait alors, ma chère,
Si tu te souviendras de moi ?

Pense, Adèle, ô ma douce amie,
Que t'aimer est ma seule loi.

Pense que, pour m'ôter la vie,
Tu n'as qu'à reprendre ta foi.
Pense que ton amant espère
Un jour se rapprocher de toi...
Pense... Mais, Dieu ! qui sait, ma chère,
Si tu te souviendras de moi ?

D'ARTOIS DE BOURNONVILLE.



LES TRIBULATIONS D'UN ANGLAIS.

REFRAIN.

Oh yès ! je quittai mon pétrie,
Pour aller voir France jolie.
Je povais plus rester ici ;
Tout mon corps il était maigri.

Mon jambe était comme une ficelle,
Mon baouche était comme un chaudron,
Mon tête n'avait plus de cervelle,
J'étais sec comme un cornichon.

Oh ! yès, certainement, jé ne volais plus rester dans mon terre nétal.... parce qué jé havais bocup dé malheurs. Aussi un jour que jé coupais lé figure à moa, oh non ! jé volais dire qué jé faisais la barbe à moa, jé havais fait de sérieuses réflexions, et jé havais compris qu'il fallait promener mon personne ; eh bien, Mossou ! savez-vous ce qué jé faisais ? Jé embrassai mon chien, mon cheval et toutes les bêtes à

moa, et jé disais bonjour à Milaidy, mon épouse, qui pleura pendant tout le temps qué jé passai le manche..... de mon habit.

Oh! yès, je quittai etc.

Lé malheur vollait que dans lé mer
Jé havais tojor mal au quieur,
Et que toute mon baouche entière
Était dans le miougissement de malheur.

Oh yès! jé étais bien heureux qué jé havais été mis à la porte dé dedans lé bétou dé lé vépeur. Tout lé monde il avait dit à moa qué lé sol dé France il était délicieuse; aussitôt qué jé havais été dans lé hôtel, jé avais demandé des sols pour le mangement de moa; eh bien, sot, anibal, bête, cornichon que jé étais, jé havais fiché moa dedans, parcéque lé sol dé France il était exactement le même poisson que celou que jé mangeais dans lé Angleterre. Pour consoler moa, jé partis tout de suite comme un pétard pour Paris.

Oh! yès, je quittai etc.

En entrant dans lé capitale,
Tout lé monde y regardait moa ;
J'avais l'air d'une cathédrale ,
Tout mon corps était dans l'effroi.

C'était très-vrai, pourquoi tout le monde y regardait moa, et qué jé régardai tout le monde. Une Mossou sé approche dé moa et il mé dit : Il faut apprendre lé Polka, Monsou lé Angleterre, pour guérir lé embétation de vous. Il envoya moa chez Monsou Célarius, professeur de cette bête de chaose; eh bien! jé demandais à une femme que jé trouvais sur mon route, lé demeure dé Mossu Célérit Polka. Oh! elle

me dit : Vous volez du Célerit à la Polka ? Tout de suite elle donne à moa une grande panier de salade ; jé mangeais tant dé cette bête de Célerit, que jé crévais lé ventre à moa sans obtenir le moindre guérissement de mon cruel miougissement. Mais pour lé distraction dé moa, je contais à mon fé-mille lé fable de Mossou le Corbaô.

Mossou le Corbaô il était assis sur lé chemin dé fer, il tenait dans son gueule un gros fromage de Chester. Mossou lé Rénard il voit lé Corbaô, et il lui dit : A dou you dou, mon bon, comment vous sur le wagon ? je étais très-content de voir vô, mon mignon. Le Corbaô ne dit rien du tout ; mais le Rénard il continuait son parlement, et il lui dit : Oh ! Mossou le Corbaô, si le gueulement de vô il était aussi joli que votre culotte de pioumes, vô étiez le meilleur chanteur dé toute lé France. Lé Corbaô il fut très-content, et pour montrer lé gueulement de lui, il ouvre son baouche, et son chester tombe sur le chemin de fer. Lé Rénard mangea le chester. Le Corbaô devint rouge comme un coq, et il jura, mais trop tard.

La moralité il était qu'il fallait manger son chester soi-même.

Oh ! yès , je quittai mon pétrie ,
Pour aller voir France jolie ,
Je povais plus rester ici ,
Tout mon corps il était maigri.

Alexandre GIBEAUD-SAINTE.



LA TREMBLETTE.

AIR DE : *A genoux devant les radicaux.*

Savez-vous pourquoi la Tremblante
A perdu ses propos gaillards ?
C'est qu'il ne voit la girouette
Qu'à travers les épais brouillards ;
Il ne dit rien, mais il écoute
Ce que l'on dit par ci par-là,
Et veut voir pour se mettre en route,
Comme le vent tournera.

Quand le pouvoir était en force,
Il en parlait comme d'un Dieu,
Et vous livrait sitôt divorce
Si vous n'étiez juste milieu ;
A présent qu'il voit que la chose
Sent mauvais de ce côté-là....
Il dit : J'embrasserai ma cause
Dès que le vent tournera.

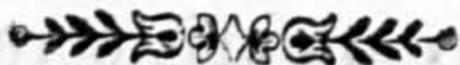
J'aime mieux un aristocrate
Qui franchement soutient ses torts,
Qu'un juste-milieu qui n'éclate
Qu'après avoir vu les plus forts :

L'aristocrate est une tête
Que partout l'on reconnaîtra ;
Mais défiez-vous de la bête
Que le vent seul tournera.

Malheur au pouvoir qui s'appuie
Sur ces gens qui trouvent tout bien,
Car au moindre échec qu'il essuie,
Ces trembleurs ne sont plus de rien ;
Ou si l'un d'eux prend sa défense,
C'est en tremblant qu'il le fera,
Pour le laisser en décadence
Dès que le vent tournera.

Mais la voix du peuple domine :
Allons, trembleurs, serrez vos rangs !...
Ou bien laissez votre machine
Aux troupeaux des indifférents,
Car sans vous tournera la terre,
Sans vous le soleil brillera ;
Et nous aurons nos droits, j'espère,
Dès que le vent tournera.

PH. CORSAT.





LE DÉPART DES JÉSUITES DE FRANCE.

Bon voyage,
Frères Jésus,
Partez, partez, pliez votre bagage.

Bon voyage,
Frères Jésus,
Embarquez-vous et ne revenez plus !

Ah ! quel bonheur, les ministres de France
Ont décrété l'arrêt de votre mort,
Et le Saint-Père approuvant la sentence,
Vient de signer sur votre passeport :
Bon voyage etc.

Convenez-en dans le fond de vos âmes,
Grégoire a vu de ses petits yeux gris,
Que de trop près vous sermonniez les femmes
Dont vous vouliez convertir les maris.
Bon voyage etc.

Assez longtemps la France hospitalière
A supporté vos dols et vos larcins ;
Car vos maisons n'étaient que le repaire
D'ambitieux se donnant pour des saints.
Bon voyage etc.

En tout pays il n'est pas sur les places
De charlatans plus habiles que vous ;
Vous surpassez bateleurs et paillasses,
Pour la souplesse et la vigueur des coups.

Bon voyage etc.

Par ses écrits, le brave Eugène Sue,
Dans son Rodolphe et dans son Juif-Errant,
Vous a tués de sa lourde massue ;
Nous assistons à votre enterrement.

Bon voyage etc.

Pour consoler les nonnes, les bigottes,
Pleurant déjà sur vous, maîtres caffards ;
Ah ! par pitié, laissez-leur vos culottes,
Qui serviront à couvrir vos bâtards.

Bon voyage etc.

Car votre argent on ne le connaît guères ;
Vous en prenez, mais jamais n'en laissez,
Et cependant en vendant vos prières,
Que de trésors vous avez amassés !

Bon voyage etc.

Dans l'Inde, en Chine, allez ! noires cohortes,
Peu nous importe où Dieu vous conduira ;
Et quand sur vous se fermeront nos portes,
Nous chanterons en chœur : *Alleluia* !

Bon voyage etc.

Mais voyez là, cette horde en furie,
Rosaire en mains s'avancer vers ces lieux ;
Soulevez-vous, enfants de l'Helvétie,
Et chassez-les comme des chiens galeux.

Bon voyage etc.

Allons ! amis, balayez vos portiques
De ces serpents, ces tartufes Rodins ;
Pour chanter messe et vendre des reliques,
N'avez-vous pas assez de capucins ?

Bon voyage etc.

Plus que chez vous vit-on de parasites
Et d'hommes noirs qui se font détester ?
Guerre aux cafards, amis, guerre aux jésuites !
Comme aux trois jours sachez nous imiter.

Bon voyage etc.

Peuples et rois fermez votre frontière
A ces corbeaux qui s'élancent sur vous,
Et que bientôt dans l'Helvétie entière
On puisse dire et chanter avec nous :

Bon voyage etc.



LE FOU DE PANTIN.

PARODIE DU FOU DE TOLÈDE.

Caracola, l'homme à la triste mine,

Chantait ainsi :

En est-il un qui connaisse Gustine ?

Un seul d'ici....

Gais Pantinois, buvez à la guinguette

Le dernier sou !

Le vent qui souffle à travers La Villette

Me rendra fou.....

Oui, me rendra fou.

De son bateau la reine était moins belle !

Fallait la voir

Laver son linge au pont de la Tournelle

En jupon noir !

De sa grand'mère on vit la collerette

Orner son cou.

Le vent etc.

Simon Leroy disait en parlant d'elle,

A son cousin :

Si tu savais, fiston, comme elle est belle !

Pour elle, enfin,

Je donnerais mon gilet, ma casquette,
Qui n'a qu'un trou.
Le vent etc.

Gais Pantinois, voici la nuit qui baisse...
Gustine, hélas !
A tout livré..... quelle indécatesse,
Tout ses appas
Entre les mains d'un marchand de piquette
Pour boire un coup.
Le vent qui souffle à travers La Vilette
M'a rendu fou.....
Oui, m'a rendu fou.

J.-E. AUBRY.



AUX PATRIOTES NEUCHATELOIS.

Salut! dignes enfants des vallons helvétiques,
Où l'industrie a su répandre ses bienfaits ;
Vous voulez soutenir ces bannières antiques,
Qui feront notre orgueil, notre gloire à jamais !!
Si de Berlin les faveurs corruptrices
Font ramper Neuchâtel devant la royauté,
Confédérés ! vous savez être Suisses,
Car vos cœurs sont émus au cri de liberté.

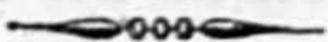
Quand la croix décora maint magistrat servile,
Pour prix d'un lâche appui, de bassesses sans nom,

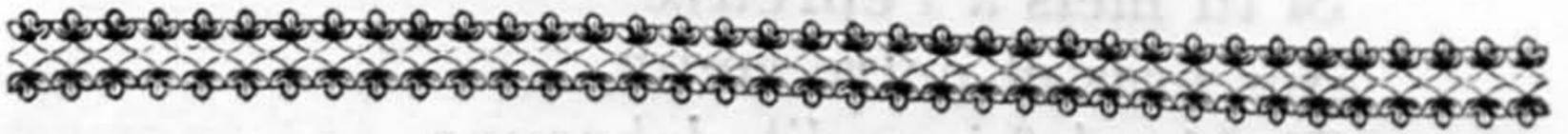
N'a-t-il pas dû rougir ? Mais la pudeur s'exile
Du cœur que dégrada l'impure ambition.
Le déshonneur le suit dans sa carrière !
Il souillera son nom pour la postérité....
Honneur à ceux qui veulent la lumière,
Compagne du progrès !!... et c'est la liberté !

La Suisse a l'œil sur vous, persévérez nos frères !
Vos fils recueilleront le fruit de vos efforts ;
Si le vautour royal vous étreint dans ses serres,
Pourrait-il vous ravir le plus grand des trésors ?
Nous lui devons la plus douce existence ;
A l'aurore des jours, le ciel, plein de bonté,
Le donne à l'homme.... animé d'espérance.
Le père des humains chante la liberté.

Amis ! voyez le lierre ! au pied d'une mesure
Sa tige, faible encore, affronte les autans :
Un jour vient... ses rameaux recouvrent de verdure
Le vieux donjon souillé par la main des tyrans.
Neuchâtelois ! soyez pareils au lierre,
Etouffez dans vos bras un pouvoir détesté ;
Et réunis sous la même bannière,
Tous, d'un sublime accord, chantons la liberté !

Par FRANÇOIS OYEX, de Bex.





CHANT GUERRIER.

REFRAIN.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan.
Dieu, que la vie est belle,
Quand le cor nous appelle
Et nous dit : En avant,
Chargez l'arme en courant !
Tra la
la la la la la la la. Tra la la la la
la la la la la la la la la la la. Pan.

En avant sur la plaine,
A nous les premiers feux ;
Pour que Dieu nous soutienne,
A genoux devant eux !
Ainsi marchaient naguère
Nos pères aux combats ;
Songeons que leur poussière
Fume encor sous nos pas.
Pan, pan etc.

Dieu des saintes batailles,
Par ton bras indompté,
Fais sur nos funérailles
Planer la liberté.

Si tu mets à l'épreuve
Nos bras et notre cœur,
Eh bien ! fais qu'il s'abreuve
D'un sang libérateur.

Pan, pan etc.

Hardi, formons la chaîne,
Poursuivons l'ennemi ;
S'il avance... qu'il vienne !
Sous un feu bien nourri,
Le tambour bat la charge...
Place à nos bataillons !
Au galop, vite au large ;
En retraite. Chargeons.....

Pan, pan etc.

De forêts en collines
Poursuivons l'agresseur,
Et que la carabine
Donne exemple au chasseur.
Que l'ennemi s'écrie,
Frappé d'un coup mortel :
C'est encore l'Helvétie,
Encore un fils de Tell !...

Pan, pan, pan, pan, pan, pan.
Dieu, que la vie est belle,
Quand le cor nous appelle
Et nous dit : En avant,
Chargez l'arme en courant.

Tra la la la etc.

PH. CORSAT.



LÈVE-TOI.



REFRAIN.

Lève-toi, l'aube t'appelle,
Avec moi, viens ! ô ma belle,
Cueillir les fleurs dont le sol est semé,
Respirer l'air embaumé.

Nous irons sur la colline
Voir resplendir le soleil,
Et vers l'horizon vermeil,
L'astre des nuits qui décline.
Lève-toi etc.

Et les pieds dans la rosée,
Nous descendrons dans les champs.
Entendre les joyeux chants
De l'oiseau sous la feuillée.
Lève-toi etc.

Nous prierons la marguerite
De nous dire à notre tour,
Qui de nous deux à l'amour
Sera fidèle, petite !
Lève-toi etc.

Allons, ma capricieuse,
Vîte, sors de l'édredon,
Le soleil à l'horizon,
Montre sa face joyeuse.
Lève-toi etc.



ÇA VAUT TOUJOURS MIEUX QUE RIEN.

J'aurais bien, pour être sage,
Passé tristement mes jours
Loin du Dieu du mariage
Et loin du Dieu des amours ;
Mais de faire ma conquête
Ils ont trouvé le moyen :
J'ai ma femme... et puis Lisette,
Ça vaut toujours mieux que rien.

Pour éloigner la tristesse,
Vous qui vivez en lurons,
Videz sans qu'il y paraisse
Vos dix ou douze flacons.
Moi, sans faire de merveille,
En modeste épicurien,
Je ne bois que ma bouteille ;
Ça vaut toujours mieux que rien.

Certain jour, prouvant mon zèle
A fille au gentil minois,
Mon cœur, pour plaire à la belle,
Soupira jusqu'à dix fois ;
Si je bornais là ma flamme,
Ce serait peu, j'en conviens ;
C'est égal, me dit la dame,
Ça vaut toujours mieux que rien.

Nourri de mauvais exemples,
Je fuyais les gens pieux ;
Je fuyais même les temples
Où l'on encense nos dieux ;
Je l'avoue avec franchise,
Aujourd'hui, meilleur chrétien,
Je passe devant l'Eglise :
Ça vaut toujours mieux que rien.

Sauf à mon traiteur modeste,
Mon tailleur et mon bottier,
Je ne dois, je vous l'atteste,
Pas un sou dans mon quartier.
Mais, calculant mes dépenses,
Dès qu'ils réclament leur bien,
Je les paie... en espérances ;
Ça vaut toujours mieux que rien.

La pauvreté m'importune,
Je m'adresse à toi, Plutus ;

Toi qui donnes la fortune,
Donne-moi cent mille écus.
Quoi ! cent mille écus de rente ?
Oui ; tu refuses.... eh bien !
Ne m'en donne que cinquante ;
Ça vaut toujours mieux que rien.

Je méprise la paresse,
Et je plains les fainéants ;
Leur éternelle tristesse
Nous prouve trop leurs tourments.
Aussi , craignant leur délire,
Je m'occupe en galérien....
Mais c'est à chanter et rire :
Ça vaut toujours mieux que rien.



UN SOLDAT SUISSE RENTRANT DANS SES FOYERS.

AIR de la République.

Elle a fini cette fatale guerre
Gloire aux efforts de tes dignes enfants !
Belle patrie, à tous les cœurs plus chère,
Roule en faisceau tes drapeaux triomphants !
Jeune soldat, toi qui séchas ses larmes
De tes foyers reprends le doux chemin ;
A ton chevet suspends tes nobles armes
Et sois tout prêt à les saisir demain !.....

Jeune soldat, naguère ta patrie
Au pied des rois se traînait tour-à-tour....
Par des valets honteusement flétrie
Elle n'osait plus croire à ton amour...
Déjà l'insulte avait terni ses charmes
Lorsqu'à son cri tu pris sa cause en main ;
A ton chevet suspends tes nobles armes
Et soit tout prêt à les saisir demain.

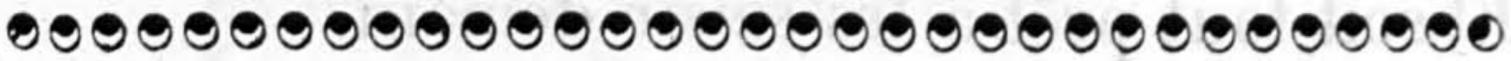
Saisi soudain d'une sainte colère,
Jeune soldat, tu courus la venger,
Tu la sauvas, car dans la main d'un frère,
Ta main brisa le poignard étranger !
Des fils de Tell détrompant les alarmes,
Tu déchiras le masque ultramontain :
A ton chevet suspends tes nobles armes
Et sois tout prêt à les saisir demain.

Elle est debout cette mère chérie,
Dieu dans tes mains remet son avenir !
En la voyant libre et plus aguerrie
Prépare toi pour elle à bien mourir...
Sur ses martyrs en jetant l'immortelle
Rends au travail ton bras républicain :
Suspends ton arme, et si l'honneur t'appelle,
Sois toujours prêt à la saisir demain...

Dans l'atelier, dans la simple chaumière,
Fils du travail reprends ton noble rang...

Et souviens-toi qu'un jour à la frontière,
La liberté peut réclamer ton sang...
Pour la sauver que la mort te sourie,
Car sous des fers Dieu maudirait ton pain.
A ton chevet suspends ton arme et prie,
Pour être prêt à la saisir demain.

PH. CORSAT.



LA REINE DE LA CHAUMIÈRE.

REFRAIN.

Ah ! sylphide de boutique,
Pour charmer la pratique,
Quand j'tourne un compliment,
J'ai de l'esprit vraiment !
Je suis jeune et modiste ;
Jamais je ne m'attriste,
Et je tiens sous ma loi
Tous les cœurs sans emploi.
You piou piou, you piou piou
Tra la la la la la.

Pendant six jours je bâille,
Je bavard', je travaille
En attendant le jour
De chaumière et d'amour.

Agaçante brunette,
Vive et folle grisette,
J'ai pour pacha d'Orient
Un gentil étudiant.

(*Parlant.*) Quand j'dis gentil, c'est une manière de parler, vu que tous les étudiants le sont gentils... mon Dodolphe surtout..... un amour de p'tit brun, qu'a les cheveux flamm' de punch, les moustaches rouges, et des yeux donc..... le droit surtout..... le gauche est poitrinaire..... mais c'est égal on ne s'en aperçoit pas en le regardant par derrière... puis, après tout, on a beau faire son droit, ça n'empêche pas les travers; mais bah! qué qu'ça fait?

Ah! sylphide, etc.

D'la guitar' j'm'accompagne,
Je sable le champagne,
Et mieux que Munito,
Je triche au domino;
Je sais, en bonne fille,
Fumer le fin manille,
Et même par hazard
Fair' la poule au billard.

(*Parlant.*) Cristi! faut voir comme j'vous articule l'bec de longueur, l'carembolage et la bille au grand coin.... Ah! le doublé, ça m'va; et pour faire la poule, à moi le coq..... aussi c'est à qui f'ra ma partie; et à ceux qui font mine d'vouloir m'rendre des points, j'dis en les bloquant d'autorité.....

Ah! sylphide etc.

Oh! quand un' fête arrive,

Je m'habill', je m'esquive,
Et loin du magasin,
Pour narguer le chagrin,
A Meudon, sur un âne,
Je ris, je trotte et flâne,
Ecoutant des galants
Les aveux délirants.

(*Parlant.*) Dam', les déclarations d'amour ça flatte toujours une femme; aussi, foi de Fifine Papillard... qu'est mon nom, j'adore ce passe-temps anacréontique, après déjeuner surtout... ça facilite la digestion et chasse les humeurs noires..... avec ça qu'ces scélérats d'étudiants ça s'y prend un peu chicardement pour conter fleurette; puis c'est gai, farceur, bambocheur, rageur, tapageur et bien d'autres choses encore... Par exemple, c'est pas ingrat, vu qu'ces monstres-là ça n'manque jamais de reconnaissances..... du mont-de-piété!

Ah! sylphide etc.

Le soir à la chaumière,
Sans en être plus fière,
Ainsi qu'à l'Opéra,
Je pinc' la cachucha;
On me vante, on m'admire,
Chacun veut me séduire;
Au galop, mon danseur,
M'offre un' glace et son cœur.

(*Parlant.*) Les glaces ça s'accepte..... mais les cœurs jamais... la pudeur s'y oppose, et la pudeur... c'est la première vertu d'une modiste, dans le quartier Latin surtout... ça tient à l'air qu'on y respire; aussi si l'on s'tolère par fois à la

Chaumière les délices de la danse moderne... c'est par respect pour les mœurs..... rien que ça, vu qu'on en possède des mœurs..... pas souvent..... mais c'est égal, tant que le commissaire de police ne s'en mêle pas... c'est le principal, car, ma foi.....

Ah ! sylphide etc.

E. PIERSON.



SIX MOIS DE VEUVAGE.

PREMIER MOIS.

-- Marton, cache-moi ma parure,
Marton, cache bien mes bijoux ;
Tout ce luxe ferait injure
A la cendre de mon époux.
La retraite a pour moi des charmes,
J'ai perdu l'ami de mon cœur,
Je ne vis plus qu'avec les larmes,
Je ne suis plus qu'à ma douleur.

DEUXIÈME MOIS.

-- Quelqu'un veut vous parler, Madame.
-- Qui ? -- C'est monsieur votre cousin.
-- Que veut-il ? -- Le droit qu'il réclame
C'est d'adoucir votre chagrin.

— Je me plairais à son langage,
Son offre doit me pénétrer ;
Mais que dirait le voisinage ?
Marton, défends-lui bien d'entrer !

TROISIÈME MOIS.

— Madame, malgré ma défense,
Votre cousin vient de venir ;
Il était temps ! Sans ma présence
Il entrait sans vous prévenir.
Dieu ! quelle fièvre le transporte !
— Qu'as-tu fait ? réponds-moi d'abord !
— Ma foi, je l'ai mis à la porte.
— Marton, vous avez eu grand tort.

QUATRIÈME MOIS.

— Ah ! Marton, combien je m'ennuie !...
Je succombe sous mon destin.
Pour calmer ma mélancolie,
Va, de grâce, chez mon cousin.
Peu m'importe mainte épigramme,
Je mets en lui tout mon espoir.
— Mais que lui dirai-je, Madame ?
— Dis-lui que je l'attends ce soir.

CINQUIÈME MOIS.

— Madame, les nuits sont glacées ;
L'hiver exerce ses fureurs :

Il aura détruit ces pensées
Que vous arrosiez de vos pleurs....
L'ombre de votre époux murmure,
Madame, partons-nous soudain
Pour reverdir sa sépulture?
-- Non, le temps est trop incertain.

SIXIÈME MOIS.

Marton, préside à ma toilette!
Marton, parfume mes cheveux!
Exhume de cette cassette
Mes bijoux les plus précieux.
Comment trouves-tu ma figure?
Ce demi-deuil me sied-il mal?
-- Mais à quoi bon tant de parure?
Qu'en ferez-vous? -- Je vais au bal!

Par LOUIS VOITELAIN.



APRÈS DINER MOUTARDE.



AIR : *Salut à ma patrie!*

Vite à nos rangs, fils d'Helvétie,
Car du banquet l'heure a sonné.
L'ogre affamé de Gallicie
Depuis longtemps n'a pas dîné.

Pendant le jeu,
Veillons, morbleu !
L'homme de Gand, son valet, nous regarde ;
Partez chansons,
Coulez flacons,
Pour célébrer Guizot et ses canons.
A la porte soyons en garde,
Qu'on puisse, vainqueurs et vaincus,
Quand ils viendront dire aux intrus :
Après dîner moutarde.

Déjà par le bruit de nos armes,
Le Sonderbund est terrassé ;
Du pâle auteur de nos alarmes,
Le noir fantôme est effacé ;
Loin de nos monts,
Ses noirs démons,
La trahison, l'ignorance cafarde,
Les renégats
Suivent ses pas,
Le bras saignant, l'œil rouge et le front bas...
Livrons ce traître à la camarde,
Et que Satan, chez les damnés,
Lui dise en lui riant au nez :
Après dîner moutarde.

Pour effacer de nos colères
Le souvenir sombre et cruel,
Du sang des martyrs, de nos frères,
Signons un pacte fraternel !

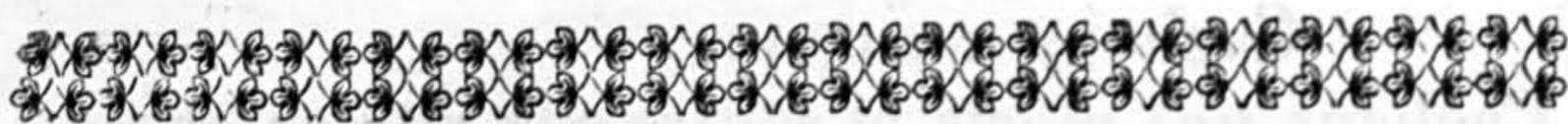
Aux loups-garous
Cachons nos coups,
Cachons nos morts et contre eux vite en garde;
Et tous unis,
Pour le pays,
Ne songeons plus qu'aux communs ennemis;
N'ayons qu'un cœur, qu'une cocarde;
Aux menaces des potentats,
Qu'on leur réponde l'arme au bras :
Après dîner moutarde.

Entre nous la guerre est finie,
La paix va guérir nos malheurs ;
Mais de Guizot et compagnie
Voici les cinq ambassadeurs.....

Bons pèlerins
Des souverains,
Tout est fini, votre montre retarde.
Dans ses soldats,
Pour ses combats,
La liberté ne vous attendait pas.
De l'approcher prenez bien garde,
Car elle préside au festin,
Et vous dit le verre à la main :
Après dîner moutarde.

P. CORSAT.





LES DÉFAUTS DU GENRE HUMAIN.

—
Les hommes perdent la raison,
Les hommes n'ont plus de justice,
Les hommes croient au blason,
Les hommes n'aiment que le vice,
Les hommes ne sont plus amis,
Les hommes sont toujours en guerre,
Les hommes paraissent soumis,
Les hommes sont rois sur la terre.

Les femmes feignent la candeur,
Les femmes ne sont plus fidèles,
Les femmes n'ont plus de pudeur ;
Les femmes troublent nos cervelles,
Les femmes sont de vrais démons,
Les femmes sont capricieuses,
Les femmes ont cent mauvais tons,
Les femmes sont délicieuses.

Les garçons n'aiment qu'à tromper,
Les garçons n'aiment qu'à séduire,
Les garçons veulent dissiper,
Les garçons veulent s'introduire,
Les garçons ne sont pas heureux,
Les garçons se vantent de l'être,

Les garçons font les doucereux,
Les garçons ont l'esprit bien traître.

Les filles ont le cœur joyeux,
Les filles répandent des larmes,
Les filles nous parlent des yeux,
Les filles plaisent par leurs charmes,
Les filles trompent leurs amants,
Les filles contrefont Raimonde,
Les filles trompent leurs mamans,
Les filles trompent tout le monde.

Si l'homme applaudit ma chanson,
Si la femme y sourit de même ;
J'en espère autant d'un garçon,
Et de toute fille que j'aime.
Si le monde dit de l'auteur :
Ce peintre n'est pas un ignare ;
Je conserverai dans mon cœur ;
Un bien pour moi toujours trop rare.



LA NEUCHÂTELOISE.

AIR de la Parisienne.

Voici le jour de délivrance,
Neuchâtelois ! serrons nos rangs !
Suivons l'exemple de la France,
Sur notre sol plus de tyrans.

Aux armes ! fils de la patrie,
Entendez la voix qui vous crie :

» Peuple souverain ,

» Sois Helvétien !

» En avant sans crainte, et sois républicain !

» A bas la tyrannie !!! »

Seize ans de deuil et de tristesse,
Seize ans de mutisme et d'affronts,
Avaient banni toute allégresse,
Avaient ridé, courbé nos fronts...

Mais aujourd'hui pour la patrie
Entendez la voix qui vous crie :

Peuple souverain, etc.

Nous avons vu maints de nos braves,
Par nos tyrans chassés, proscrits,
Et pour ne pas vivre en esclaves,
Aller mourir loin du pays.

Vengeons ces fils de la patrie,
Suivons cette voix qui nous crie :

Peuple souverain, etc.

Nous avons vu nos frères d'armes
Mourir pour conserver nos droits,
Et nos gouvernants sans alarmes
Sans honte voter pour les rois !

Aux armes ! fils de la patrie,
Entendez la voix qui vous crie :

Peuple souverain, etc.

Neuchâtel ! que dira l'histoire
De ces longs jours d'iniquité ?
Les rois qu'ont-ils fait pour ta gloire ?
Qu'ont-ils fait de ta dignité ?
Aux armes ! fils de la patrie,
Entendez la voix qui vous crie :
Peuple souverain, etc.

Neuchâtelois ! plus d'injustice,
Levons nos fronts avec fierté !
Invoquons le Dieu de la Suisse,
Le Dieu de la *fraternité* !!!
Soyons unis pour la patrie,
Entendons sa voix qui nous crie :
Peuple souverain, etc.

WILLIAM FAVRE.



LE CHANT DES ARTILLEURS.

A LA COMPAGNIE D'ARTILLERIE DE LA GARDE
NATIONALE DE PONTARLIER.

AIR du chœur des Girondins.

Des canonniers m'ont dit : « Poète,
» Donne l'essor à tes chansons :
» Ta lyre, dans nos jours de fête,
» Doit moduler de nobles sons :
» Chante l'artillerie,
» Cette arme fut toujours l'honneur de la patrie. »

Voilé d'un crêpe funéraire,
Mon luth sommeillait sous les rois ;
Au bruit du foudre populaire,
Ma muse, ranimant sa voix,
Chante l'artillerie,
Cette arme fut toujours l'honneur de la patrie.

O vous ! qui d'un noble symbole
Ornez vos civiques schakos ;
Ma muse dans vos rangs s'enrôle,
Qu'elle y trouve d'heureux échos !
Chantez l'artillerie,
Cette arme fut toujours l'honneur de la patrie.

Toujours la France au champ de gloire
A vu briller ses canonnières ;
Pour leurs fronts la main de l'histoire
Tresse encor d'immortels lauriers.
Chantons l'artillerie,
Cette arme fut toujours l'honneur de la patrie.

Pour changer la face du monde
Son foudre est l'agent souverain :
L'Europe tremble quand il gronde
Dans les Alpes ou sur le Rhin.
Chantons l'artillerie,
Cette arme fut toujours l'honneur de la patrie.

Quand, pour nous venger d'un outrage,
Marchait l'invincible empereur,

Neuf cents canons, sur son passage,
Saluaient ce grand artilleur.

Chantons l'artillerie,
Cette arme fut toujours l'honneur de la patrie.

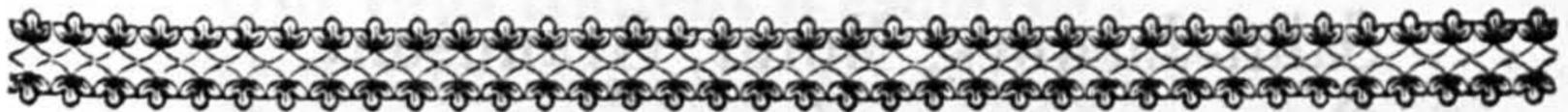
La Patrie à toutes les gloires
Dresse des marbres triomphaux;
Mais sur le bronze des victoires,
Elle inscrit le nom des héros.

Chantons l'artillerie,
Cette arme fut toujours l'honneur de la patrie.

Si jamais des rois en démençe
Osaient envahir nos sillons,
Puissent les enfants de la France,
En foudroyant leurs bataillons,
Chanter l'artillerie!

Cette arme fut toujours l'honneur de la patrie!

H. WAGER, artilleur.



LA NEUCHATELOISE, OU LE CRI D'UNE MÈRE.

AIR : *Eteignons les lumières.*

Le soleil de la liberté
Eclaire mes campagnes,
Et partout sa vive clarté
Brille au front des montagnes ;

A ses feux, Neuchâtelois,
Vos cœurs resteront-ils froids ?
Enfants de ma frontière,
A mon réveil,
Plus de sommeil !
Marchez à la lumière
De mon divin soleil !

Réveillez-vous à mon appel,
Lorsque ma voix vous crie :
Par Dieu, la nature et le ciel
Je suis votre patrie,
Et mon pacte me défend,
Un sujet pour mon enfant.
Enfants etc.

C'est l'air libre et pur de mes cieux
Qui nourrit vos entrailles ;
Jadis le sang de vos aïeux
Coula dans mes batailles
Saint-Jacques, Morat, Grandson,
Ont connu votre écusson.
Enfants etc.

Nul, d'après le livre divin,
Ne peut servir deux maîtres
Je suis avant le parchemin
Qu'ont signé vos ancêtres.
Sachez qu'un peuple est à soi
Et quand il veut se fait roi !
Enfants etc.

Quand disparaissent mes dangers,
Ma paix vous est prospère ;
Eh quoi ! vous m'êtes étrangers
Quand on me fait la guerre !
Et vos bras doivent servir
Des tyrans pour me trahir !
Enfants, etc.

Tournez vers mes nobles drapeaux
Vos cœurs, votre pensée,
Déchirez ces tristes lambeaux
D'une noblesse usée,
Qui d'un roi prend le manteau
Pour faire un peuple troupeau
Enfants, etc.

Redressez vos fronts citoyens
Au niveau de mes braves,
Devant ces valets prussiens
Qui vous traitent d'esclaves ;
Qui d'un roi vous font sujets
Pour leur servir de hochets.
Enfants de ma frontière
A mon réveil,
Plus de sommeil !
Ou fuyez la lumière
De mon divin soleil.

PH. CORSAT.



JANVIER 1849.

Cousin Constant ! un verre de Bourgogne
Pour éclairer et calmer vos esprits ;
Car vous voilà confus, plein de vergogne,
Comme un renard qu'une poule aurait pris.
N'essayez plus, cher enfant de ma tante,
De conspirer pour le compte des rois.
Si quelque jour le diable encor vous tente,
Cousin, mon cœur, vous aurez sur les doigts.

Cousin Constant ! quels mannequins vous êtes !
A Neuchâtel on tire les cordons,
Et vous sautez, pauvres marionnettes !...
Mais on vous fait payer les violons.
Tristes jouets d'ambitions terribles,
Leurrés toujours par le secours des rois,
Adorez bien *vos Grands* incorrigibles !
Cousin, mon cœur, vous aurez sur les doigts !

Ah ! vous vouliez exterminer vos frères !
Et dans le sang vous baigner sans horreur !
C'est délicat ! pour des gens de prières,
Et qu'on croyait débonnaires de cœur.

Quel agrément d'avoir encore sa tête,
Quand on se dit que des Neuchâtelois,
De la couper se faisaient une fête !
Cousin, mon cœur, vous avez sur les doigts !

Nous avons foi dans notre République,
C'est notre enfant, notre amour, notre bien !
Il est usé, le siècle monarchique ;
Lequel de nous voudrait être prussien ?
Il ne faut pas que quelqu'un fasse mine
De menacer le moindre de nos droits ;
Chacun prendrait sa noble carabine,
Cousin, mon cœur, vous auriez sur les doigts !

Renoncez donc à vos desseins horribles,
Abandonnez vos espoirs insensés ;
Efforçons-nous de vivre heureux, paisibles,
Dans le pays où Dieu nous a placés.
Qu'il serait doux de voir comme des frères
S'aimer entre eux tous les Neuchâtelois ;
Nous n'aurions plus ces querelles amères,
Et mon cousin n'aurait plus sur les doigts !



LE 1^{er} MARS.

C'est un beau jour, le jour qui vient de naître :
Recueillons-nous dans ces moments heureux ;
Le premier Mars ! c'est lui qui donna l'être
A tant de biens les plus chers à nos vœux.
En renversant les chaînes d'esclavage,
Il nous rendit l'honneur avec nos droits,
Et fit comprendre à l'instrument à gage,
Que nous étions enfin Neuchâtelois.

Soyez sujets, croupissez dans la fange,
Nous disaient-ils, ces fiers tyrans vendus ;
Ce qui végète est digne de louange,
Ajoutaient-ils, dans leurs cris éperdus.
Joignant l'audace à l'astuce du crime,
C'est par le fer qu'ils décrétaient leurs lois ;
C'est en trompant un peuple magnanime,
Qu'ils flétrissaient le sol neuchâtelois.

Il fallait bien qu'un effort héroïque,
Changeant le sort d'un peuple généreux,
Mettant un terme au sceptre tyrannique,
Nous apportât des jours plus lumineux.

Le premier Mars, si fortuné de gloire,
Si riche en dons, pur de sanglants exploits,
Fit voir, au loin, rehaussant notre histoire,
Que nous étions de vrais Neuchâtelois.

Persistons tous dans la route sublime
Qui, dès l'entrée, illumina nos pas ;
Sans nous lasser, que la paix nous anime,
C'est l'équité qui soutient les Etats ;
Chez nous, encor, c'est l'esprit de concorde,
C'est l'union qui maintiendra nos droits ;
C'est par l'instinct qui hait toute discorde,
Que nous serons toujours Neuchâtelois.

Laissons gémir l'adversaire implacable,
Plein de douleur de voir ses vœux déçus,
De ne pouvoir, dans sa rage intraitable,
Rendre le mal pour les bienfaits reçus.
Ingrat et traître, ennemi de lui-même,
De son pays l'opprobre mille fois ;
Laissons cet homme à sa misère extrême,
Il souillerait le nom neuchâtelois.

Mais, quelle erreur ! qu'ai-je dit ? dans la masse
De ce parti dégradé parmi nous,
J'en vois plus d'un reprendre enfin sa place,
Les rangs meurtris sans force sont dissous.
Toi ! premier Mars, jour cher à la patrie,
Fais, s'il se peut, qu'à cette heure et par choix,
La faction conquise avec nous crie :
Oui, nous voulons être Neuchâtelois.

Vous le serez, malgré des vœux contraires,
Pauvres Prussiens, votre règne est détruit;
Et quant à nous, patriotes sincères,
Nous le serions sans ce jour qui nous luit.
Mus, en tout temps, par un désir unique,
Dans tous les lieux nous n'aurons qu'une voix;
De proclamer qu'avec la République,
Nous resterons toujours Neuchâtelois.



LA CROIX FÉDÉRALE.



AIR : *Sans craindre l'orage.*

Pour châtier la ligue parricide,
Qui contre nous tourne un fer odieux,
O liberté! couvre de ton égide,
Tes vrais enfants et combats avec eux.

A notre croix chérie
Répétons nos serments,
N'ayons dans tous les temps
Qu'un cœur pour l'Helvétie,
Qu'un bras pour la venger.
Au moment du danger
Comptez sur nous, patrie;
Comptez sur nous, patrie,
Au moment du danger.

Quoi! ce sont eux, descendants des vieux braves,
Par leur nom seul, l'effroi des oppresseurs,

Qu'un ordre impie en aveugles esclaves,
Compte aujourd'hui parmi ses défenseurs ?
A notre croix chérie etc.

Patrie, honneur, trésor que nos ancêtres
Ont en mourant à nos soins confié,
A tes bourreaux ils te vendent, les traîtres !
Que ce forfait par leur sang soit payé !
A notre croix chérie etc.

La voyez-vous cette race parjure,
Méconnaissant nos légitimes droits,
Insolemment nous prodiguer l'injure,
En invoquant la puissance des rois ?
A notre croix chérie etc.



LE JEUNE MOURANT.

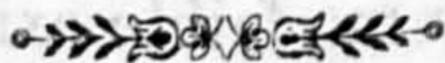


C'en est donc fait, je vais quitter la vie ;
Mourir si jeune, ah ! c'est mourir deux fois.
Quelques instants et ce cœur, mon amie,
Ne battra plus aux accents de ta voix.
Ciel ! je t'implore, et malgré ma souffrance,
Soutiens ma force et prolonge mes jours,
Je ne tiens point à ma faible existence,
Mais je gémis de perdre mes amours.

Quoi ! le soleil que promet cette aurore ,
A qui l'oiseau fait un si doux accueil ,
Vers son midi doit m'éclairer encore ,
Puis se coucher ce soir sur mon cercueil.
Ciel ! vois ces pleurs inonder ma paupière ,
A mes destins accorde un plus long cours ;
Je ne tiens point à ma faible carrière ,
Mais je gémis de perdre mes amours.

La blanche fleur, image des prairies,
Se montre même oracle de mon sort ;
Sa tige naît et ses couleurs flétries
Viennent déjà me présager la mort.
Ciel, prends pitié d'une pauvre victime ,
Son infortune invoque ton secours ;
Je ne tiens point à ma pénible ruine ,
Mais je gémis de perdre mes amours.

Vœux superflus, inutile prière !
Le jour pâlit, et le jeune mourant,
Touchant enfin à son heure dernière,
Avec douleur murmure en expirant :
O toi ! que j'aime, adieu ma tendre amie ,
Le froid mortel me glace pour toujours ;
Ce coup affreux m'ôte plus que la vie,
Las ! je vous perds, ô mes chères amours !





LES MONTAGNARDS NEUCHATELOIS.

1847.

Enfin sur nous luit une ère nouvelle ;
Plus de débats, plus de division ;
Le peuple suisse, à ses aïeux fidèle,
A reconquis son antique union.
Les fiers soutiens d'une cause mauvaise,
Epouvantés, sont tombés à genoux ;
Présage heureux qui fait tressaillir d'aise,
Car l'avenir, l'avenir est à nous !!...

On nous disait : « Le sort sera propice
» Au Sonderbund, au droit, à l'équité ;
» Les Montagnards, les seuls fils de la Suisse,
» Sauront sauver leur vieille liberté. »
Elle a menti, la pauvre prophétie,
Le Sonderbund est sens dessus dessous ;
Tout est debout encor dans l'Helvétie.
Oui, l'avenir, l'avenir est à nous !

On nous disait, quand nous chantions victoire :
« Tremblez ! la guerre arrive maintenant ;

» Les potentats verraient ternir leur gloire,
» S'ils toléraient tel bouleversement. »
Nous attendions les effets de ces haines ;
Mais, Dieu merci, l'orage s'est dissous !
Personne encor n'a pu forger nos chaînes,
Car l'avenir, l'avenir est à nous !

A Neuchâtel, on répète sans cesse
Que tout le peuple est de son vœu prussien.
Est-il donc vrai?... Non !... c'est avec ivresse
Que nous t'aimons, ô Suisse, notre bien !
Noble pays qui, seul dès le jeune âge,
Fait palpiter notre cœur à nous tous,
Pour t'adorer il nous faut du courage....
Mais l'avenir, l'avenir est à nous !



IL N'EST PLUS D'AMIS.

Qu'on ne me parle plus d'amis,
C'est une race trop à craindre :
Ceux que chez moi j'avais admis,
M'ont tous donné lieu de me plaindre.
L'un d'eux, assez joli garçon,
Me semblait être une bonne âme,
Et voilà qu'un jour, sans façon,
Il disparaît avec ma femme.

Pour calmer le cruel chagrin
Que cause une telle incartade,
Je fais monter du meilleur vin,
J'appelle un joyeux camarade.
Il boit, puis il perd la raison,
Puis bientôt l'ingrat m'invective ;
Bref, je me vois dans ma maison
Presque assommé par mon convive.

A peine je me guérissais,
Qu'un de mes amis de collège
M'apprend qu'il fait avec succès
Le commerce de la Norwége.
De compte à demi nous traitons ;
Mais par ses honteux artifices,
Il me fait fournir tous les fonds
Et garde encor les bénéfices.

Un ami me restait encor,
Grand amateur de poésie ;
Je lui lus mes vers, et d'abord
Il en pâlit de jalousie.
A force d'intrigue et d'argent,
Il fait siffler la comédie,
Qui m'eût ouvert incessamment
Les portes de l'Académie.

Trompé, sifflé, pillé, battu,
Dupe des tours les plus funestes,
Je dois être un peu revenu
Des Pylades et des Orestes :

Je ne serai plus endormi
Par toutes leurs belles promesses.
Plutôt que de faire un ami,
Je préfère avoir dix maîtresses.



LE RÉVEIL DE L'ITALIE.



AIR : *Guerre aux tyrans, jamais en France etc.*

Ne vois-tu pas la Gallicie,
Mourir sous d'atroces douleurs ?
Ne crains-tu pas belle Italie,
D'éprouver les mêmes fureurs ?
Préviens ce jour par ton courage,
Jette ces mots retentissants :
Plutôt la mort qu'un indigne esclavage !
Brisons nos fers et nos tyrans !
Plutôt la mort qu'un indigne esclavage !
Brisons nos fers et nos tyrans !
Non, plus de tyrans !
Non, plus d'esclavage !
Non, plus de fers, ni de tyrans !

Peut-être demain dans Ferrare,
Des soldats, monstres inhumains,
Bourreaux d'un ministre barbare,
Dans ton sang vont plonger leurs mains !
Mais aujourd'hui que ton courage,
Jette ces mots etc.

Lève toi, défends ta patrie ;
Par ton bras redouté,
Qu'en leur sang ta gloire flétrie
Recouvre l'immortalité !
Sans plus tarder, que ton courage
Jette ces mots etc.

J. PÈNE.



L'HELVÉTIE ET SA SOEUR.

Ma noble sœur, ravissante Italie,
De ton passé tu revois les beaux jours ;
Ton peuple est roi, — les fils de Germanie,
De tes cités sont proscrits pour toujours !
Sur leurs tombeaux va déposer tes chaînes,
Seuls monuments dignes de tes bourreaux !
Ils sont tombés ! leur sang souille tes plaines :
Ma noble sœur !... tes fils sont des héros !

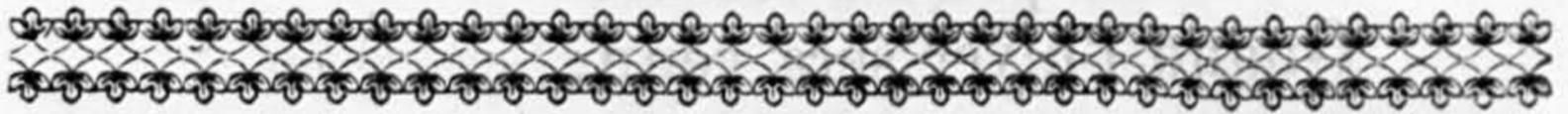
Ma noble sœur ! ne fais aucune trêve
A ces Germains, satellites des rois !
Aiguisé encore ton redoutable glaive,
Tes potentats tressaillent à ta voix !
Sous ton beau ciel le cri des Républiques :
« Paix ! liberté ! » réveille tes hameaux ;
Et de Messine aux Alpes helvétiques,
Ma noble sœur !... tes fils sont des héros !

Ma noble sœur ! pareil à cette lave
Qui de tes monts porte au loin la terreur,
Ton brave peuple est lassé d'être esclave,
Et rien ne peut arrêter sa fureur !
Oh ! qu'il est grand ! sans armes il s'élançe
Sur l'oppresseur, son sang coule par flots !
Mourant il crie : » Italie ! espérance !!
Ma noble sœur !... tes fils sont des héros !

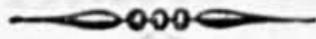
Ma noble sœur ! à tes jours de souffrance
Succèderont de longs jours de bonheur.
Que craindrais-tu ? le drapeau de la France,
Des nations sera le protecteur.
D'ailleurs ton bras foudroya l'injustice ;
Ne peut-il pas assurer ton repos ?
Ta gloire est grande et le ciel t'est propice :
Ma noble sœur !... tes fils sont des héros !

Ma noble sœur ! les princes sont perfides,
N'écoute pas leurs discours mensongers,
Tu déjouas leurs projets homicides,
Brise à jamais le joug des étrangers !
Ton peuple est libre, à lui seul la puissance ;
Ses lois d'amour soulageront tes maux,
Quand il aura satisfait ta vengeance....
Ma noble sœur !... tes fils sont des héros !

Par FR. OYEX, de Bex.



L'ARTISAN ET LES OISEAUX.



Doux chantres de la nature,
Petits oiseaux, tout l'été,
Je vous donnais la pâture,
Vous m'apportiez la gaîté.
Les beaux jours vont disparaître,
Mais mon cœur vous est connu ;
N'oubliez pas ma fenêtre
Quand l'hiver sera venu.

Nous avions de douces choses
Pour déjeuner sans façon :
Vous, du pain frais sous mes roses ;
Moi, des fruits et vos chansons.
De notre commun bien-être
Pour toucher le revenu,
N'oubliez pas ma fenêtre
Quand l'hiver sera venu.

Qu'un peuple affamé s'ameute,
On l'emprisonne soudain.
Me faisiez-vous une émeute,
Moi, j'apaisais votre faim.
Je n'eus jamais ni salpêtre,
Ni cachot, ni détenu ;

N'oubliez pas ma fenêtre
Quand l'hiver sera venu.

Que de fois, pauvre malade,
J'ai quitté mon oreiller,
Pour vous payer d'une aubade
Qui m'aidait à travailler !
Vous qui jeûneriez peut-être
Sous les yeux d'un parvenu ;
N'oubliez pas ma fenêtre
Quand l'hiver sera venu.

Un matin que vos louanges
Montaient vers le Créateur,
Je rêvais qu'avec les anges
Ma mère chantait en chœur.
O vous qui me semblez être
L'écho d'un monde inconnu,
N'oubliez pas ma fenêtre
Quand l'hiver sera venu.

Votre gaîté vive et franche,
Peut combattre les autans ;
Mais moi, dont le front se penche,
Verrai-je ou non le printemps ?
J'attends l'arrêt du grand maître ;
S'il ne m'est pas parvenu,
N'oubliez pas ma fenêtre
Quand l'hiver sera venu.

Madame E. FLEURY.



HYMNE A NEUCHATEL.

CHANSON DÉDIÉE AUX RÉPUBLICAINS NEUCHATELOIS.

Confédérés, enfants de l'Helvétie,
Puisque ce jour nous trouve réunis,
Chantons en chœur notre belle patrie;
Suisses, chantons la gloire du pays!
Et que l'écho de nos belles montagnes
Porte bien loin tous nos joyeux hourras,
Car le jésuite a fui de nos campagnes,
Espérons tous qu'il ne reviendra pas!

Jusqu'à nos derniers jours,
O ma noble Helvétie,
Par nous toujours, toujours,
Oui, tu seras chérie.

Mes chers amis, que jamais la discorde
Ne vienne ici se mettre parmi nous;
Qu'à l'amitié se joigne la concorde,
N'est-ce pas là votre désir à tous?
Suivons toujours cette belle devise,
Et qu'elle soit dans le cœur de chacun;
Oui, que l'on soit toujours quoi qu'on en dise,
Ce qu'elle dit : *Un pour tous, tous pour un!*

Jusqu'à etc.

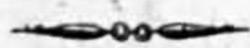
Vous n'avez pu marcher avec nos frères,
Neuchâtelois, c'était votre désir :
Et cependant sous vos vieilles bannières,
Vous désiriez aller vaincre ou mourir.
Restez en paix ; là-haut Dieu vit vos larmes,
Il a compté vos pleurs, ô mes amis,
Il a béni le succès de vos armes ;
A votre tour, frères, soyez bénis.
Jusqu'à etc.

Neuchâtelois ! montagnards, patriotes,
Voici des jours de paix et de bonheur ;
Tendons la main à nos compatriotes,
Ils sont, hélas ! aveuglés par l'erreur.
Souvenons-nous que notre indépendance
Naquit chez eux, qu'elle y fit son autel ;
Confédérés, ayons de la clémence,
Tout comme nous ils sont enfants de Tell.
Jusqu'à etc.

Jules REYMOND, graveur.



LE PRISONNIER.



Le ciel est pur, encore un beau dimanche
Vient de sourire aux joyeux promeneurs,
Et la beauté ceignant sa robe blanche
Rêve l'amour et les champs et les fleurs ;

Et plus d'amour pour mon âme affaissée !
Près d'un rival on doit me renier.
Heureux amants, jetez une pensée,
Une pensée à l'amant prisonnier.

Bercés d'espoir, l'époux et sa compagne,
Suivant de loin l'essaim joyeux d'enfants,
Pour respirer l'air pur de la campagne
De leurs foyers s'éloignent triomphants.
Et mes parents vont la tête baissée,
Honteux d'un fils qu'ils doivent renier.
Heureux parents, jetez une pensée,
Une pensée à l'enfant prisonnier.

Le tambour bat et le canon résonne,
A sa voix sourde ont vibré mes barreaux ;
Pour s'exercer aux travaux de Bellone,
Les citoyens courent sous les drapeaux.
Et, le front bas, de la foule empressée,
Moi, pour les voir, je devrais m'éloigner.
Heureux soldats, jetez une pensée,
Une pensée au soldat prisonnier.

J'entends sonner, c'est l'airain de Saint-Pierre,
Le monde en foule accourt vers le saint lieu ;
Le pauvre y vient, content de sa carrière,
Voir dans le grand son égal devant Dieu.
Seul pour prier, moi, j'ai l'âme glacée,
Et je frémis au regard d'un geôlier.
Heureux chrétiens, jetez une pensée,
Une pensée au pauvre prisonnier.

Un jour maudit frappa mon indigence ,
Sans avenir j'osai douter des cieux ,
Eclaboussé par l'oisive opulence ,
Je la voyais d'un regard dédaigneux ;
Et d'un mépris ma fierté s'est lassée ,
Et j'ai senti mon cœur se vicier.
Grands d'ici-bas, jetez une pensée ,
Une pensée au pauvre prisonnier.

Ph. CORSAT.



BÉRANGER A MANUEL.

CHANSON DE BÉRANGER SUR LA RÉVOLUTION
DE FÉVRIER.



O Manuel, la France s'est levée !
Sa liberté n'a plus un ennemi.
C'est bien ainsi que nous l'avions rêvée !
Peuple géant qui n'est rien à demi !
Puisqu'il nous mène à la terre promise ,
Dieu parmi nous aurait dû te laisser !
Qu'avais-tu fait pour mourir en Moïse ?
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

Sortant vainqueur de ces luttes sublimes ,
Tu penserais à mon tout petit coin.

C'est dans ces jours de fièvre magnanimes
Que l'un de l'autre on a surtout besoin.
Longtemps muets, dans une étreinte antique,
Puis refoulant nos pleurs dans un baiser,
Nous crierions : Vive la République !....
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

Le sait-on bien ! Depuis qu'au Jeu-de-Paume
S'ouvrit l'époque où le peuple vainqueur
Fit affluer en notre beau royaume
Le monde entier, comme le sang au cœur.
Du livre d'or, sanglant, sublime ou sage,
Où chaque lustre eut sa gloire à tracer,
Quarante-huit est la plus belle page.
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

La royauté stérilisait l'empire
Et jetait l'ancre en ce sable mouvant ;
La foudre passe et le trône chavire,
Et j'ai cherché sa trace vainement ;
Mais moi, je trouve une France féconde
Qu'un noble sang vient de fertiliser ;
Sol généreux qui nourrira le monde.
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

La République est grande et sera stable,
Elle remplit mes vœux ; mais je t'aimais ;
Je me souviens de ce cri lamentable :
Plaignons les morts, ils dorment à jamais !
Dormir, hélas ! quand la France se lève,
Lorsque pour vaincre et pour se surpasser,

Elle a besoin de l'esprit et du glaive !
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.

Gloire à toi, peuple, à tes succès rapides !
Je t'aime mieux lorsque je pense à lui.
Mes bras ouverts ne resteront pas vides,
Tous les Français sont frères aujourd'hui.
Vieillard courbé, quand tu courais aux armes,
Comme les morts j'ai dû me reposer.
Mon sang est froid, mais j'ai de chaudes larmes ;
Mon pauvre ami, je voudrais t'embrasser.



L'HELVÉTIENNE.

REFRAIN.

Enfants de la belle Helvétie !
Enfants de la belle Helvétie !
Soyons unis pour être forts ;
De frères oublions les torts ,
N'avons-nous pas même patrie ?
N'avons-nous pas même patrie ?

L'étranger vit de nos querelles ;
Il se souvient de ces grands jours
Où nos guerriers vainqueurs toujours
Combattaient unis et fidèles ;

Lui qui, jadis, dans nos campagnes,
Sur les bords de nos lacs d'azur,
Rougit le sol d'un sang impur ;
Il fut chassé de nos montagnes.

Enfants de la belle Helvétie etc.

Qui donc a banni la concorde ?

Pourquoi ces cris remplis d'horreur ?

De Loyola, vil sectateur,

C'est toi qui sèmes la discorde ;

En tous lieux tu portes la guerre,

La haine et la dissension ;

Malheur à toute nation

Dont tes pieds vont fouler la terre !

Enfants de la belle Helvétie etc.

O vous, puissants rois de la terre,

N'entravez pas notre avenir ;

N'évoquez pas un souvenir

Gravé sur la vieille bannière.

Avons-nous manqué de vaillance

Dans plus d'un terrible combat ?

Näfels, Sempach, Laupen, Morat,

Ont scellé notre indépendance.

Enfants de la belle Helvétie etc.

O Suisse, ô patrie adorée !

O Suisse, ô patrie adorée !

Séjour de la fidélité,

Terre où naquit la liberté,

Sois toujours libre, honorée !
Sois toujours libre, honorée !...
Quand viendra l'heure solennelle
De défendre ton sol sacré,
Tes fils mourront, ils l'ont juré !
Pour eux alors gloire immortelle !...
Enfants de la belle Helvétie etc.

Qu'un même lien nous unisse ;
Ne soyons Autrichiens ni Prussiens.
Amis, nous leur tendrons les mains ;
Mais gardons libre notre Suisse.
Enfants de la belle Helvétie etc.



AUX ROIS !

AIR : *Des trois Couleurs.*

Jamais l'ennui, mais un peu de tristesse
Parfois m'accable, et pauvre chansonnier,
Des gais refrains la muse enchanteresse
Trop rarement visite mon grenier.
Ma voix sévère, en vain, dites-vous, fronde,
Vous l'entendrez encor, grands et petits.....
Rois ! songez-y... partout l'orage gronde,
Ne luttez pas... vous seriez engloutis !

Rois, que dévore une éternelle haine !...
Effaçant l'huile empreinte à votre front,
Ces parias bientôt brisant leur chaîne,
Comme un seul homme enfin se lèveront.
Du sang martyr la terre se féconde,
Les grands en vain dévorent les petits...
Rois ! songez-y... partout l'orage gronde ;
Ne luttez pas... vous seriez engloutis !

Rois ! pour dorer votre frêle couronne,
Le pauvre sue en son chétif foyer ;
Enivrez-vous des larmes qu'il vous donne,
Le peuple n'a que le droit de payer.
Pour nous asseoir à ce banquet immonde,
Nous nous trouvons trop grands ! vous, trop petits !
Rois ! songez-y... partout l'orage gronde ;
Ne luttez pas... vous seriez engloutis !

Rois ! souverains de la terre et des ondes,
Votre pouvoir se limite en tout lieu ;
D'autres soleils éclairent d'autres mondes,
Le nôtre à peine est-il connu de Dieu !
Quand il poursuit sa course vagabonde,
Les grands vont-ils plus loin que les petits ?...
Rois ! songez-y... partout l'orage gronde ;
Ne luttez pas... vous seriez engloutis !

Rois orgueilleux ! bientôt courbant la tête,
Vous mendierez de paisibles abris ;
La liberté que déjà rien n'arrête,
De vos hochets disperse les débris !

Du faible enfin la victoire féconde
Mettra les grands aux genoux des petits...
Rois ! songez-y... partout l'orage gronde ;
Ne luttez pas... vous seriez engloutis !

Rois ! déposez votre pouvoir antique,
Demain pour vous il peut être trop tard !
Le flot grossit... partout la République
Va déployer son sublime étendard !
Salut à toi ! souveraine du monde,
Qui nous fait tous égaux, grands et petits !
Rois ! songez-y... partout l'orage gronde ;
Ne luttez-pas... vous seriez engloutis !



LE DÉMÉNAGEMENT.

REFRAIN.

Moi je déménage
Au moins trois fois par an, je gage,
Sans nulle difficulté ;
C'est pour apporter de la gaîté
Dans mon ménage ;
Du chaos , à la vérité ,
C'est un peu l'image,
Mais au total c'est charmant.
Aimez-vous le changement,
Voulez-vous du mouvement,
Pour avoir de l'agrément,

Vite un déménagement,
C'est charmant,
Vive un déménagement !

L'an dernier, je m'étais logé
En plein nord pour fin de décembre ;
Transi de froid quoique couché,
Je ne me sentais plus un membre.
Je fais volte-face au midi,
Et sous les toits je suis rôti.
Je veux décidément
Essayer du levant ;
Si je m'y trouve mal, morbleu ! j'ai le couchant.
Moi je déménage etc.

A travers bouteilles et pots,
Dont je suis riche outre mesure,
Ma femme et mes quatre marmots
Font la plus plaisante figure.
Dans ma botte on trouve un couteau,
Dans la marmite est mon chapeau ;
Désordre universel,
Le poivre est dans le sel ;
Où diable a-t-on pu mettre un meuble essentiel ?
Moi je déménage etc.

Depuis trois mois presque complets,
La musique me persécute ;
Du plus aigu des flageolets,
Je suis tombé sur une flûte

Qui me siffle éternellement
L'air : Ah ! vous dirai-je, maman ;
C'est par trop rococo ;
Je n'ai plus d'agrément.

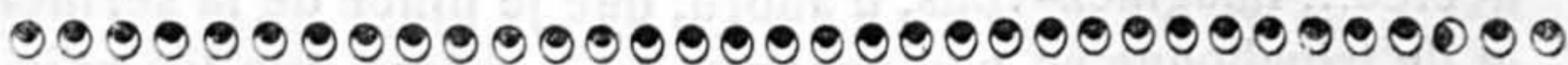
Il me faut un cornet pinçant du Huguenot.
Moi je déménage etc.

Mon mobilier, oui, j'en conviens,
Cloche un peu par maintes défaites :
Ma table n'a que trois soutiens ,
J'ai perdu toutes ses roulettes ;
Mon portrait, tableau précieux,
S'est laissé crever les deux yeux :
C'est comme un fait exprès ;
Trois chaises que j'avais ,
N'ayant plus un seul dos, m'ont fait trois tabourets.
Moi je déménage etc.

En amour, je suis très-heureux ,
Par mes voisines je le prouve ;
Mais tout a son côté fâcheux ,
Fort aisément je vous le prouve :
Après les plus tendres discours ,
Au Dieu d'hymen a-t-on recours...
Au revoir, cher objet ,
Mon cœur est satisfait.
J'en ai quatre à nourrir, bien obligé, complet.
Moi je déménage etc.

Je me case assez volontiers
Au premier, au rez-de-chaussée ,

Je suis un peu près des portiers ,
Mais la chose est bien compensée :
Qu'un propriétaire exigeant
Me relance pour son argent,
Soit l'hiver ou l'été ,
Avec agilité ,
Ma fenêtre m'obtient crédit illimité.
Moi je déménage etc.



MAM'SELLE PIMBÈCHE.

AVEU NAIF.

REFRAIN.

Que voulez-vous ,
J'veux un époux
Qui soit gentil, qui soit bien doux !
J'suis assez bien ,
Vraiment j'peux bien ,
J'suis assez bien ,
Vraiment j'peux bien
Offrir mon cœur et ma main.

Comment trouvez-vous ma figure ?
Je m'plais à croire qu'elle vous plaira.
J'tez un coup-d'œil sur ma tournure...
On n'en a jamais vu comme ça.

Voyez-moi ça, reluquez-moi ça ;
J'ai l'pied mignon, la jambe bien fait',
Des cheveux superb's, des yeux fripons ;
Bref, j'suis un' jeune fille parfait'
Qui f'ra son ch'min, j'vous en réponds.

(*Parlant.*) Si je n'étais pas si timide, je vous dirais tout de suite que je suis d'une bonne famille..... Maman a été longtemps dans l'aisance, et Papa, un cardeur... de matelas... en gros..... ce qui fait que j'ai reçu une éducation un peu ficelée... Imaginez-vous, d'abord, que je pince de la sérinette et du trombonne un peu proprement... même que les voisins ont fait une pétition en ma faveur, pour que je n'en pincisse plus dans la maison.... ensuite, je danse la cracovienne et la tarentelle.... et puis, je peins..... Oui, j'ai mis à l'exposition une toile, représentant.... un bras de mer.... vue prise dans la Manche... c'est un peu vague... c'est vrai... mais c'est de la peinture à l'eau..... Vous sentez qu'avec cette botte de talents et ce chic de tournure, je puis dire, sans orgueil...

Que voulez-vous etc.

J'ai trent'-cinq ans ; mais, ma parole,
On dirait qu' j'n'en ai pas vingt !
De mon époux j'veux être l'idole,
Si j'en trouve un l'printemps prochain ;
C'est pas malin, quand on le veut bien.
J'ai d'la vertu comme un' vestale,
Et d'pudeur j'rougis de penser
Qu'un' couronne blanche et virginal'
Sur mon front pur viendra se placer.

(*Parlant.*) Ah ! vrai !..... pour moi, voyez-vous, ce sera une chose terrible que le jour de mes noces ! Je vais vous dire en confidence, Mesdames, le costume que j'ai rêvé.....

J'veux une robe à queue!.... ça ne se porte plus, mais c'est très comme il faut... et puis, dans mes cheveux, une branche d'acacia... rose... avec les feuilles... une couronne de petits choux de Bruxelles, avec de la giroflée, un peu de thym et une pincée de réséda... avec quatre branches de lilas.... plus il y en aura, mieux ça fera... c'est si distingué, les fleurs!... enfin j'aurai un vrai costume de lionne... Aussi quelle émotion pour les voisins, lorsqu'ils me verront, moi, jeune citadine, monter dans le fiacre nuptial... et puis, le soir, au bal, maman Pimbêche viendra me dire avec mystère (*avec émotion et doucement*) : Azéma, mon enfant, il ne faut pas rougir..... c'est pour ton bonheur! (*avec énergie*) Je le crois fichtre bien!.... (*se reprenant*) Oh! pardon!....

Que voulez-vous etc.

On dira que j'suis un peu sèche,
Que j'ai l'air d'un manche à balai,
Que j'ai l'caractèr' très-revêche,
Et qu'mon physique est un peu laid!...
Ça n'est pas vrai, je l'ai très-bien fait!...
Les hommes, pour moi, consomment leurs âmes.
Tant pis pour eux, j'm'moque de tous!...
Et j'cause du dépit à leurs femmes,
Qui m'regardent d'un œil jaloux!...

(*Parlant.*) Oh! la jalousie, c'est affreux! voyez-vous?.... Tenez!... mes voisines s'en vont disant partout que je demande un mari à cor et à cris!.... Eh! bien, oui!.... j'en demande un!.... j'en demande deux!.... j'en demande trois!!!..... j'en demande six!!!..... mais pourquoi?... pour avoir le droit de choisir!..... Si le mariage est une loterie, j'veux employer toutes les chances..... Et pourquoi donc, s'il vous plaît, ne serait-il plus permis à une frêle jeune fille de faire valoir sa pudeur, sa fraîcheur, sa candeur, et la fleur de son cœur?...

Aussi, pas plus tard que demain, j'emploie toutes les voies, même celles des Petites-Affiches.... et vous y lirez, une fois pour toutes, à l'article 14,997, que moi, Azéma-Crinoline Pimbêche :

J'veux un époux !
J'veux un époux !
Qui soit gentil, qui soit bien doux !
J'veux qu'il soit m'né
Par le bout du nez.

(Parlant en s'arrêtant tout à coup et se ravisant.)

Oh! qu'est-ce que j'dis donc là?..... Ce que c'est que la distraction.....

J'veux l'dorloter,
J'veux l'mijoter,
J'veux l'bichonner,
J'veux tant l'aimer
Que son bonheur va l'assommer.



BRULOT, OU LE CHIFFONNIER NOCEUR.



REFRAIN.

En tout lieu j'roul' ma bosse,
En bravant l'tiers et l'quart,
J'boulotte et j'fais la noce
Tout comm' Monsieur Chicard.

Tantôt du vin d'Surène,
Ou du vin d'Argenteuil,
Je fais mon Hippocrène;
On m'appelle Pompe-à-l'OEil.
En tout lieu j'roule ma bosse,
En bravant etc.

Sans pal'tot, sans capote,
Sus l'pavé j'dors en r'pos;
Ma fortun', c'est ma hotte,
Et j'l'ai toujours sus l'dos.
En tout lieu j'roul' ma bosse,
En bravant etc.

Je chante quand tu veilles,
Toi, que le destin fit roi!
Entouré de bouteilles,
Je suis plus roi que toi,
Car sans peur j'roul' ma bosse,
En bravant etc.

Quand l'pouvoir fait la mine,
Grand, t'as l'nez rabattu;
J'n'ai qu'un maît' qui m'domine,
C'est l'vin quand j'ai trop bu;
Avec lui j'roul' ma bosse,
En bravant etc.

Sans regret, j'vous l'atteste,
L'aut' soir au grand salon,

J'ai dévoré ma veste
Et bu mon pantalon.
V'là comme j'roul' ma bosse,
En bravant etc.

Entre nous plus d'ménage,
Dit ma femme en courroux ;
Gueusard, tu m'laiss's en gage
Pour un litre à quat' sous.
— Tais-toi ! fé' Carabosse,
Sinon j'tap' sus l'bécard ;
J'boulotte et fais la noce
Tout comm' Monsieur Chicard.

Pèr' Chicard, qu'on renomme,
T'es mon Napoléon ;
Pour la soif, ô grand homme !
On t'doit le Panthéon.
On lira sur ma fosse :
Ci gît un vieux pochard,
Qui finit f'sant la noce,
Tout comm' Monsieur Chicard.



L'HOPITAL.

REFRAIN.

Gai ! gai ! qu'un coup fatal
Vous condamne
A la tisane ;
Gai ! gai ! rien au total,
Rien n'est tel qu'un hôpital.

L'roi qui vint nous visiter,
Rien qu'en voyant la cuisine,
Fut si content d'sa bonne mine,
Qu'i' n'voulut plus la goûter.
Gai ! gai ! etc.

Dans ma salle il traversa,
En disant à l'économe :
Mossieu, j'n'ai, foi d'honnête homme !
Jamais rien mangé comm'ça.
Gai ! gai ! etc.

Pour vous prouver qu'on est bien,
Au pied j'avais un' eng'lure,
On m'coup' la jambe, et j'vous jure
Qu'à présent j'n'en sens plus rien.
Gai ! gai ! etc.

Avec sept ou huit pruneaux
On dîne au moins quinze ou seize !
Et pour dormir à son aise ,
On soupe avec les noyaux.
Gai ! gai ! etc.

L'autre jour, près de mon lit ,
Le numéro deux expire ;
On s'trompe, et sans me rien dire ,
C'est moi qu'on ensevelit !
Gai ! gai ! etc.

« Mes enfants ! d'peur que l'démon
» N'vous tent', nous dit sœur Marie ,
» Celui qui f'ra l'plus d'charpie ,
» Dimanche entendra l'sermon. »
Gai ! gai ! etc.

J'ai du bouillon pour souper ,
Et cett' bonn' sœur avec grâce ,
Me dit chaqu' fois qu'ell' m'en r'passe :
« Mon enfant, faut vous l'couper. »
Gai ! gai ! etc.

J'voudrais vous y voir, vraiment ,
Avec la fièvre, la rougeole ,
Et j'suis sûr, sur ma parole ,
Qu' chacun d'vous serait content.
Gai ! gai ! etc.

G. LEGROS.



INCOMPATIBILITÉ.



Comme ici bas tout n'est pas compatible,
Sans Apollon je me suis fait rimeur.
Sur nos malheurs je suis par trop sensible,
Je cherche en vain d'égayer mon humeur.
Oui, je voudrais que mon faible délire
Puisse pour vous avoir quelques appâts.
Ecoutez-moi, je ne veux que vous dire :
Où les rois sont, la liberté n'est pas.

La liberté, quelquefois mal comprise,
Est éphémère et devient un rébus ;
L'ambition l'a souvent compromise,
Un diadème est toujours un abus :
L'hérédité, ce vice insurmontable,
Impose un roi propre à faire un Midas,
L'expérience est parfois profitable :
Où les rois sont, la liberté n'est pas.

La liberté repousse l'anarchie,
Tout a son droit, tout homme est citoyen :
L'élection détruit la monarchie,
Le gouvernant doit être plébéien.
Amour, trésors, tout est à notre mère :
Pour elle enfin on souffre le trépas.

La royauté pour le peuple est amère :
Où les rois sont, la liberté n'est pas.

La liberté, divine, incorruptible,
Avec les rois ne fait pas long séjour ;
L'indépendance en est indivisible,
Bien fou celui qui craindrait son retour.
Seule, elle a su garantir notre France
En châtiant tous ces fiers potentats ;
La vanité causa sa décadence :
Où les rois sont, la liberté n'est pas.

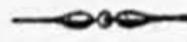
Que de Français ont mordu la poussière,
Pour satisfaire un empereur, un roi !
Napoléon dépassa la frontière,
Chez plus d'un peuple il a porté l'effroi.
Tout en faisant de si belles conquêtes,
Nos libertés mouraient hors des combats ;
Les jours de deuil se transformaient en fêtes :
Où les rois sont, la liberté n'est pas.

Qu'il était grand, alors que pour sa mère,
Il combattait aux champs de Marengo !
Mais son orgueil en fit une étrangère,
Il voulut seul aller à Waterloo.
Il se trompa, l'illustre capitaine,
Car la patrie aurait suivi ses pas.
Il sut mourir captif à Sainte-Hélène :
Où les rois sont, la liberté n'est pas.

MINGUET, de Nantes.



LA PRÉVOYANCE.



Assez longtemps, en joyeux sans-souci,
J'ai fait sauter ma vaisselle de poche ;
Je suis garçon : mais demain, Dieu merci,
J'épouse Lise, et Lise est sans reproche.
Que parmi vous, Messieurs, plus d'un vaurien
Jette sur moi la maligne épigramme ;
Pour s'amuser, qu'il mange tout son bien ;
Moi, maintenant, qui n'ai presque plus rien ,
Je le conserve pour ma femme.

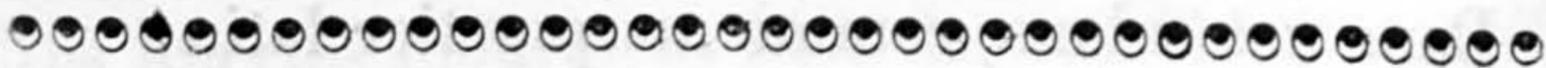
Dans nos salons, comme au quartier latin,
Grâce au progrès qui tous nous émancipe ,
Le bon ton veut que le sexe lutin
Fume aujourd'hui son cigare ou sa pipe.
O mes amis ! que je serais flatté
Si ma moitié singeait la grande dame !
Aussi quelqu'un, l'autre jour, m'a prêté
Un brûle... bouche assez bien culotté :
Je le conserve pour ma femme.

Ma vieille tante, en mourant, m'a laissé
Un sansonnet pour unique héritage ;
Un savetier m'en offrait l'an passé
Trois francs dix sous et me laissait la cage.

Vendre un oiseau qu'on apporta du Pecq,
Pour le priver du peu d'air qu'il réclame ;
Oh ! non jamais ! j'aurais le cœur trop sec,
Il dit si bien : « Veux-tu taire ton bec ! »
Je le conserve pour ma femme.

J'avais, jadis, un caniche à poil ras,
Et vous savez si l'espèce en est rare.
Nous nous aimions, mais un matin, hélas !
Mon chien se noie au milieu d'une mare.
Les souvenirs parfois savent toucher :
Il m'en reste un de mon pauvre Pyrame :
C'est un gourdin que j'ai soin de cacher,
Qui l'empêcha bien souvent de broncher ;
Je le conserve pour ma femme.

E. BERTHIER.



QUATRAIN NEUCHATELOIS (1847).

Dans Neuchâtel Janus se glisse,
A deux maîtres donnant sa foi ;
Il pleure à gauche avec la Suisse,
Il rit à droite avec le roi.



LES TREMBLEURS NEUCHATELOIS.

Ah ! chers amis, quel danger nous menace ;
Tout est perdu s'il ne vient un sauveur ;
Demain matin les radicaux en masse
Sur Neuchâtel verseront leur fureur.
Ces malheureux, aveuglés par la rage,
Font retentir les airs de chants de mort ;
Ils vont livrer nos maisons au pillage.
— Pâles bourgeois, ne tremblez pas si fort.

Nos espions, venus de la montagne,
Ont vu partout ces brigands forcenés
Se préparer pour entrer en campagne
Quand les signaux auront été donnés.
La Chaux-de-Fonds, le Locle et le Vignoble,
Fleurier, Travers, ont juré notre mort.
Pfuel, sauvez-nous de cette bande ignoble.
— Pâles bourgeois, pourquoi trembler si fort ?

Ils ont nommé leur conseil provisoire ;
Ils ont requis le secours des Bernois,
Et pour hâter l'instant de la victoire,
L'*Industriel* accourt plein de Vaudois.
Chers citoyens, mettons-nous sous les armes ;
Ah ! c'est affreux d'être près de la mort ;

Jusques à quand serons-nous en alarmes ?
— Pâles bourgeois, ne tremblez pas si fort.

Et cependant, calmes dans leurs demeures,
Les radicaux ainsi calomniés,
Tranquillement laissent couler les heures
En souriant de ces absurdités.
Ils savent bien que leur cause si belle
Triomphera des obstacles du sort,
Sans que l'on tire un seul glaive pour elle.
— Pâles bourgeois, ne tremblez plus si fort.



LA PATRIE A SON FILS AU SERVICE DE L'ÉTRANGER.



AIR de l'Orphelin polonais.

Enfant perdu que mon amour réclame,
A l'étranger, toi qui vendis ton bras,
Si mon doux nom vibre encor dans ton âme,
A mon appel bientôt tu reviendras.
Un seul moment de fatale colère
De mon soleil t'a ravi la clarté :
Reviens, enfant, ne sois plus mercenaire,
Ou, loin de moi, défends la liberté.

En t'éloignant de mes libres montagnes,
Quand tu ne vis plus mes troupeaux bondir ;

Dans ton regard qui cherchait mes campagnes,
J'ai vu rouler des pleurs de repentir.
Trop tard, hélas ! sous la verge étrangère
Tu reconnus ta faute et ma bonté :
Reviens, enfant etc.

Lors je t'ai vu, l'âme triste et navrée,
Valet soumis d'un pontife ou d'un roi ;
Et leurs sujets, maudissant ta livrée,
Jeter leur haine et la honte sur moi.
Ta main rivait les fers d'un peuple frère,
Tu ternissais ma gloire et ma fierté :
Reviens, enfant etc.

Reviens, enfant, au cri de ta patrie,
La voix du sang brise un fatal devoir !...
Pauvre, l'air pur de la libre Helvétie
Rendra ton pain moins amer et moins noir.
Rome t'absout par son bras populaire ;
Lorsque tu vois le pontife escorté,
Reviens, enfant etc.

Reviens, enfant, quand la fière Italie
Brise sa chaîne en comptant ses martyrs ;
Alors que Dieu la rappelle à la vie,
Garde-toi bien d'étouffer ses soupirs ;
En la frappant, tu frapperais ta mère,
Et sur mon sein ton coup serait porté :
Reviens, enfant etc.

Ph. CORSAT.



LE CONVALESCENT.

—

Ne pleures plus, Lise, ma bien-aimée,
Ne pleures plus, je suis hors de danger ;
Tiens, entends-tu ? ma voix s'est ranimée,
Mes jours encore doivent se prolonger.
J'étais tout prêt à quitter cette terre ;
Tes tendres soins sont venus m'arrêter,
Lise, tu fus mon ange tutélaire ;
Tout mon amour pourra-t-il m'acquitter ?

Huit jours entiers, froid, respirant à peine,
Je ne pouvais te parler, ni te voir ;
Mais je sentais sur mon front ton haleine,
Et sur mon cœur ta main cherchant l'espoir ;
Tous les baisers que je n'ai pu te rendre,
Dans le tombeau j'allais les emporter ;
Mais, Lise, attends, mes forces vont reprendre :
Tout mon amour pourra-t-il m'acquitter ?

Parlons plus bas, n'éveillons pas ma mère ;
Depuis un mois que j'étais là souffrant,
Le doux sommeil avait fui sa paupière :
Elle pleurait sur son fils expirant.
Mais toi, près d'elle, épiant ses alarmes,
D'un peu d'espoir tu savais la flatter,
Puis tu mêlais tes larmes à ses larmes :
Tout mon amour pourra-t-il m'acquitter ?

JEZEQUEL.



AUX ENFANTS DE LA GRANDE PATRIE.

A nous, à nous,
Plus de courroux.
Prolétaires
De toutes terres,
Plus d'agresseurs,
Plus d'opresseurs ;
Mêlons et nos voix et nos pleurs !
C'est Dieu qui nous révèle
Les décrets d'avenir ;
Dans une foi nouvelle
C'est lui qui vient tous nous unir.
Alerte ! Alerte ! Alerte ! enfants
De la grande patrie,
Soldats de l'industrie,
Garde à vous ! à vos rangs !

Eh quoi ! des pleurs,
Et des clameurs,
Des misères,
D'affreuses guerres !
Sors du néant,
Peuple géant,
Viens combler ce gouffre béant ;
De ta voix méconnue

Que l'accent solennel
Porte jusqu'à la nue
Notre religieux appel.
Alerte ! etc.

Va, c'est en vain
Qu'en son dédain,
L'oisif raille
Ce qui travaille ;
Réveille-toi,
Toi seul es roi ;
Producteur, impose ta loi.
Montre par la pratique
Au siècle écrivain
L'avenir pacifique
Qui s'ouvre pour le travailleur.
Alerte etc.

Debout ! marchons
Et ranimons
Notre zèle.
La terre est belle ;
Par nos sueurs
Et nos labeurs
Couvrons-la de fruits et de fleurs ;
Mission glorieuse,
A chaque pas laissons
Pour la plèbe glaneuse
D'immenses et riches moissons.
Alerte etc.

Bas les créneaux,
Les arsenaux,
Les barrières,
Murs et frontières ;
A nos accents
Retentissants,
Croulez, bastions menaçants !
Balayons d'un vieil âge
Les débris chancelants ;
De jours exempts d'orage
Posons les sacrés fondements !
Alerte etc.

Plus de repos ;
Que nos marteaux
Assourdissent,
Qu'ils retentissent ;
Concert divin !
Qu'en notre main
Mugissent le fer et l'airain !
Viens, brillante harmonie,
Ta parole de feu
Nous annonce la vie,
Qui s'élance du sein de Dieu.
Alerte etc.

De saints transports,
De nos efforts,
Tout s'inspire
D'un saint délire.

Sortez canaux,
Chantiers, vaisseaux,
Du sein de la terre et des eaux !
C'est qu'il a la voix grande,
Le peuple en ses débats,
Et toujours il commande
Du cœur, de la tête et des bras.
Alerte etc.

O jours heureux
Et glorieux,
D'abondance,
D'indépendance !
Plus de bâillons,
Plus de haillons
Pour nos populeux bataillons ;
Du fruit de nos conquêtes
Vous aurez large part,
Après, champs et retraite
Pour nos mères et nos vieillards.
Alerte etc.

Oui, des amours
Et des beaux jours,
Espérance,
L'heure s'avance ;
Espoir bien doux,
Réveillons nous ;
Elle aura du bonheur pour tous !
Croyez en nos prophètes,

Femmes et producteurs,
Aux banquets de nos fêtes,
Vous aurez les places d'honneurs,
Alerte etc.

Mais pour qu'enfin
Notre destin
Soit propice
Et s'accomplisse ;
De toute part
Sans nul retard
Accourez sous notre étendard !
Qu'importe les bannières,
Les partis, les couleurs ?
Ne sommes nous pas frères
En honte, en misère, en douleurs ?
Alerte ! Alerte ! Alerte ! enfants
De la grande patrie ;
Soldats de l'industrie,
Garde à vous ! à vos rangs !



LA MOUSTACHE DU RISTOU.



« Non, non, les soldats n'iront pas
» Pour combattre la sainte ligue ;
» Les radicaux seront en bas ,
» Car leur système nous fatigue.

Le ristou qui parlait ainsi
Disait encore : « Oui, je me fâche ;
» S'ils partent, je le jure ici :
» Morbleu ! je coupe ma moustache ,
» Je coupe ma moustache. »

Ils sont partis tous de bon cœur ,
Ces fiers et vaillants patriotes ;
A cet aspect il dit : « Malheur !
» Malheur à tous ces sans-culottes ;
» Ils vont être tous dispersés :
» Landsturm ! montre-leur ta hache ;
» S'ils ne sont pas tous renversés ,
» Morbleu ! je coupe ma moustache ,
» Je coupe ma moustache. »

Huit jours après : « Dieu ! qu'ai-je lu ?
» Fribourg a déposé les armes ;
» Ah ! Fournier, as-tu donc voulu
» Mettre tous tes amis en larmes ?
» Faisons, » dit-il, « au désespoir,
» Un sacrifice qu'il arrache. »
Aussitôt, prenant un rasoir,
Il coupa sa longue moustache,
Il coupa sa moustache.

Ce fut bien pis ; un peu plus tard ,
Zug, Unterwalden, Uri, Lucerne ,
Abandonnés du vieux Siegwart ,
Retournèrent tous leur giberne.

Pour cette fois, n'y tenant plus,
« Il faut bien, dit-il, qu'on le sache :
» Je crois que nous sommes fichus,
» Morbleu ! j'ai coupé ma moustache,
» J'ai coupé ma moustache. »

« -- Ne vous désespérez donc pas, »
Lui dit son confrère, ex-ministre ;
» Le soldat nous gagne aux combats,
» Mais nos complots trompent ce cuistre.
-- Vous vous trompez, ristou-mômier,
Il est fini le règne des lâches ;
Vous ne pourrez plus conspirer.
Morbleu ! coupez donc vos moustaches,
Coupez donc vos moustaches.



LE 24 FÉVRIER 1848.



Ils avaient dit dans leur délire :
Vous réclamez en vain vos droits ;
Vos droits, nous voulons les proscrire,
Courbez-vous tous, nous sommes rois...
A cet ordre, loin de se rendre,
Prenant son sceptre souverain,
Le peuple s'est levé soudain ;
Sa grande voix a fait entendre :
Egalité,
Fraternité,

C'est le cri de toute la France,
Et désormais indépendance,
Union, force et liberté!

En vain la rage les transporte,
Ils roulent leurs canons béants;
La liberté renaît plus forte
Du sang versé par les tyrans;
Pour elle la terre se peuple
De défenseurs prêts au combat;
Car le peuple devient soldat
Et le soldat redevient peuple :

Egalité,

Fraternité,

C'est le cri de toute la France!
Et désormais indépendance,
Union, force et liberté!

Tout se mêle, se rassemble :
Garde civique au noble cœur,
Citoyens, soldats, sont ensemble :
En deux jours le peuple est vainqueur.
Peuple modeste dans sa gloire,
Peuple héroïque de Paris
Qui, ne voulant pas d'ennemis,
Répète au sein de la victoire :

Egalité,

Fraternité,

C'est le cri de toute la France!
Et désormais indépendance,
Union, force et liberté!

Mais dans ces dévoûments sublimes
On a vu s'éclaircir nos rangs ,
La mort a choisi ses victimes ,
La France pleure des enfants.
Faisons au tombeau de nos frères
Un linceuil de nos trois couleurs,
Et saintement chantons en chœurs
Pour consoler leurs ombres chères :

Egalité,

Fraternité,

C'est le cri de toute la France !

Par vous naîtront indépendance,

Union, force et liberté.

Enfin si le coup de tonnerre

Qui chez les rois va retentir,

Allume contre nous la guerre,

Nous saurons et vaincre et périr.

Quand la liberté nous seconde,

On meurt sans reculer d'un pas ;

Mais vainqueurs avant le trépas,

En mourant, nous dirons au monde :

Egalité,

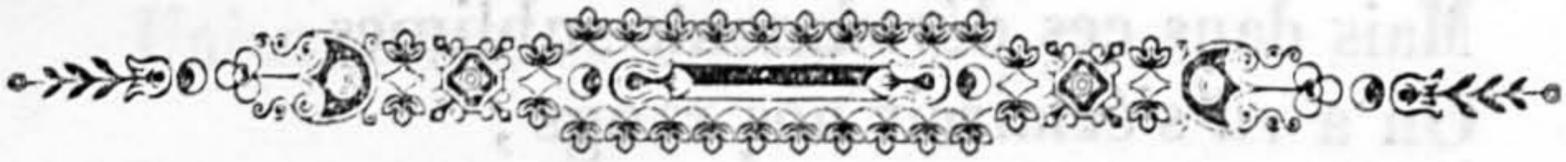
Fraternité,

C'est le cri de toute la France !

Peuples, formons notre alliance,

Union, force et liberté.

E. ALBOISE.



AGENCE UNIVERSELLE DE PUBLICITÉ.

NOUVELLES AFFICHES PARISIENNES.



(En parlant.) Messieurs et Mesdames, nous vous offrons, avec notre publicité universelle, la gloire et la fortune; parlez, demandez, commandez. Auriez-vous, par hasard, une maison à vendre, une fille à marier, un fils à établir, une charge à acheter, une mauvaise affaire à poursuivre, ou une place à offrir? donnez-vous seulement la peine de desserrer les dents et un petit peu les cordons de votre bourse.

Par l'entremise de nos Affiches, vous pouvez vous placer, vous marier, vous habiller, vous restaurer, et vous ruiner même si cela vous fait plaisir, et tout cela pour rien ou presque rien. Craignez-vous le feu? nous avons les assurances contre les incendies. Redouteriez-vous les chiens enragés, les voitures, les fluxions de poitrine, les vapeurs, les maux de nerfs, les explosions sur les chemins de fer, ou les coliques d'estomac? venez à nous! Nous avons les assurances sur la vie, au moyen desquelles vous pouvez mourir sur les deux oreilles, sans craindre pour l'avenir de vos héritiers; vous pouvez même, grâce à l'intervention d'une autre société, régler vous-même votre programme d'inhumation, et arranger votre cérémonie funèbre d'une manière confortable et même fashionable, ce qui est toujours agréable. Enfin, aimeriez-vous le thé, le café, ou le naffé, le chocolat, le kaïffa, le tapioka, ou tout autre produit exotique ou indigène? parlez, faites-vous inscrire; il y a place pour tout le monde!

REFRAIN.

Pauvres et riches,
Sur nos affiches,
A l'instant
Placez votre argent.
Pauvres et riches,
Sur nos affiches,
A l'instant
Placez votre argent.

Actionnaire, on vous offre d'avance
Des résultats certains et merveilleux ;
Ce qui manquait au commerce de France,
C'est un programme exact et scrupuleux.

(*En parlant.*) En effet, quoi de plus utile que cette fabuleuse publicité ! car, Messieurs, nous tirons chaque jour à cent milliards neuf cent millions trois cent quatre-vingt-dix-sept mille cinq cent soixante-quinze exemplaires, que nous allons répandre jusqu'aux antipodes les plus reculés du monde civilisé !

Depuis longtemps, Messieurs les membres de toutes les facultés se les épuisaient à trouver un plan quelconque pour redresser les vues louches : il s'agissait, comme vous le voyez, de rendre à une partie de l'espèce humaine son plus bel ornement ! Frappé de cet inconvénient, le docteur Loucheuil résolut de détruire jusque dans sa racine ce mal défigurant, cet inconvénient inconvenant, sous ce rapport que, les yeux étant le miroir de l'âme, on concevait des personnes louches une opinion fautive et détournée, en remarquant qu'elles vous voyaient d'un mauvais œil, et qu'elles avaient sans cesse un air de vous regarder de travers. Le

docteur Loucheuil a donc résolu cet étonnant problème, ce qui lui a valu trois médailles d'or et cinq brevets d'invention!!!

Pauvres et riches etc.

On trouve ici des biens et des richesses,
Et des emplois dans de bonnes maisons;
Aux vieux garçons nous offrons des duchesses,
De grosses dots avec ou sans blasons.

(*En parlant.*) M. Guillaume fait savoir aux personnes qui désireraient se marier, qu'il tient un incomparable assortiment de veufs, de veuves, de fils et de filles de famille, bruns, blonds, roux, noirs, châains, cendrés, au choix des amateurs, et qu'il se contente d'une légère commission, tout en garantissant la vertu des épouses et la moralité des maris, au moins pour une année, selon l'usage du commerce.

Pommade du lion! Prodige de la chimie! pour faire pousser instantanément les cheveux, moustaches, favoris, etc.; avis aux personnes qui voudraient convertir un chien à poil ras en véritable épagneul, ou un simple matou en magnifique angora. Se bien méfier de la concurrence qui exploite la réputation de cette pommade, en vendant à sa place de la graisse de dromadaire, qui fait pousser des bosses à la tête au lieu de cheveux, ce qui présente un grand inconvénient, surtout pour les personnes mariées.

Pauvres et riches etc.

Par ce moyen, sans aucun préambule,
Nous publions un secret important;
Pommade, essence, avec ou sans formule,
Trouvent leur place en ce livre étonnant.

(En parlant.) Qu'on le dise aux personnes atteintes de phthisie, d'hypocondrie, de pulmonie, de paralysie, d'hydropisie, d'ophtalmie ou d'hydrophobie. Rien ne résiste à l'effet prodigieux de la graine de moutarde blanche, qui convient aux moutards, comme généralement à tout individu des deux sexes ou autres.

La moutarde monte au nez, quand on entend vanter les produits de la médecine usuelle ! Les purgatifs les plus noirs pâlisent de honte à l'aspect de la moutarde blanche, de cette moutarde, la reine des antidotes, l'impératrice des contre-poisons.

La duchesse de Blaguinski avait depuis longtemps son domicile infecté de rats, qu'elle cherchait à détruire au moyen de boulettes empoisonnées; mais l'infortunée ayant eu la maladresse de placer un sac de graine de moutarde à proximité des boulettes, non-seulement l'effet du poison fut détruit par cet antidote, mais les rats devinrent d'une telle grosseur qu'ils défièrent les chats les plus aguerris, et qu'au bout d'un mois, cette malheureuse duchesse fut obligée d'abandonner son domicile.

Pauvres et riches etc.

Enfin, Messieurs, nous ouvrons nos colonnes
Aux vieux tendrons qu'on cherche à marier,
Aux remplaçants, aux portières, aux bonnes,
Au gros marchand, au notaire, au banquier.

(En parlant.) M. Gannal prévient les personnes qui désireraient se faire embaumer, qu'il a découvert un procédé chimique avec lequel on va remplacer les statues des grands hommes qui ornent nos jardins publics, par le personnage lui-même, embaumé au moyen d'une légère incision pratiquée au gras de la jambe.

Ce procédé, qui empêche toute espèce de corruption,

convient éminemment à MM. les journalistes, députés, pairs de France, ministres ou autres hommes d'Etat, qu'on voudrait conserver purs et intacts à la postérité.

Pauvres et riches etc.



LA SÉPARATION.



Au point du jour, dans sa chambrette,
A l'amant qu'elle aimait le mieux ;
En pleurant, la tendre Lisette,
Disait au moment des adieux :

« Lorsque le lien qui nous enchaîne
« Est à jamais brisé par vous,
« Monsieur, ne montrez pas de haine :
« Pour nous quitter, embrassons-nous !

« Retournez dans votre famille,
« Ne consultez pas ma douleur,
« Je n'étais qu'une pauvre fille....
« Pouvais-je espérer le bonheur?....
« De quelque riche demoiselle
« Vous allez devenir l'époux ;
« Sans intérêt, j'étais fidèle ;
« Pour nous quitter embrassons-nous !

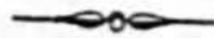
« En fuyant le bruit de la ville,
« Après un modeste repas ,

« Dans les sentiers de Romainville,
« Souvent l'amour guida nos pas ;
« Sous l'épais rideau de feuillage
« Nous goûtions des plaisirs bien doux ;
« Nos bois ont perdu leur ombrage ;
« Pour nous quitter, embrassons-nous !

« Ah ! laissez-moi pour héritage
« Un portrait par vos mains tracé !
« Mes yeux en fixant votre image,
« Verront plus gaîment le passé ;
« Je sourirai, dans ma vieillesse,
« A notre premier rendez-vous ;
« Adolphe, encore une caresse :
« Pour nous quitter embrassons-nous.



LE BERGER LIBRE.



Je suis berger, je suis heureux,
Sous l'humble toit de ma chaumière ;
Le sol sacré de mes aïeux,
Me verra finir ma carrière.
Là bas, des héros, des trésors, des puissants ;
Ici, de l'air pur, des troupeaux bondissants.
Ici, liberté, tu veux régner toujours,
Toujours, toujours, toujours, toujours.

Je suis berger, je n'ai pas d'or,
Mon troupeau seul fait ma richesse ;
Voyageur entends-tu mon cor ?
A sa voix le troupeau s'empresse.
Il vient, tout joyeux, sous le toit du chalet,
Accours avec lui tu boiras de son lait.
Auprès du foyer qu'il est doux de s'asseoir
Le soir, le soir, le soir, le soir.

Je suis berger, je suis soldat,
Etranger, vois, ma carabine ;
Elle attend l'heure du combat.
Et protégera ma chaumine.
L'esprit du vieux Tell plane encore sur nous,
Etranger, tu peux le raconter chez vous !
Au premier signal, Grutli s'écriera :
Hourah ! hourah ! hourah ! hourah !



LA FÉDÉRALE.

DÉDIÉE AUX BATAILLONS FÉDÉRAUX DE 1847.



Soldat, la Suisse est en alarmes,
Courons à son noble signal ;
Unissons nos cœurs et nos armes
Autour du drapeau fédéral.

Les rois n'ont pas foulé nos terres ,
D'où viennent ces lugubres cris ?
Eh quoi ! des veuves , des proscrits ,
Et leurs tyrans , ce sont leurs frères !
Armons-nous , citoyens ! soldats libérateurs !
Marchons , marchons ,
La Liberté conduit nos bras vainqueurs !

Quoi ! c'est du fond de nos campagnes
Que viennent ces bruits de terreur.....
Des fiers enfants de nos montagnes
On nous sépare par l'erreur.
Trafiquant, par le fanatisme,
De leur foi, c'est au nom du ciel
Qu'on arme les enfants de Tell
Pour défendre le despotisme !
Armons-nous etc.

Brisons cette ligue parjure
Qui rompt le faisceau des cantons,
Qui trop longtemps jeta l'injure
Aux étendards que nous portons.
Délivrons les nobles victimes
Qu'enchaîne son joug insultant,
En armes l'honneur nous attend
Pour sauver ces cœurs magnanimes.
Armons-nous etc.

Des êtres sans foi ni patrie ,
Opprobre de l'humanité ,
Ont affublé la tyrannie

Du manteau de la liberté.
De ces apôtres d'ignorance
Déchirons le voile menteur ;
Qu'il tombe, leur masque imposteur,
Au flambeau de l'intelligence !

Armons-nous etc.

Relevons l'honneur helvétique
Aux yeux des peuples et des rois ,
Et que la phalange civique
Les porte à respecter nos droits.
Marchons sans compter nos services ,
Qu'un jour le vaincu bénira ,
Et la liberté nous rendra
Le prix de tous nos sacrifices.

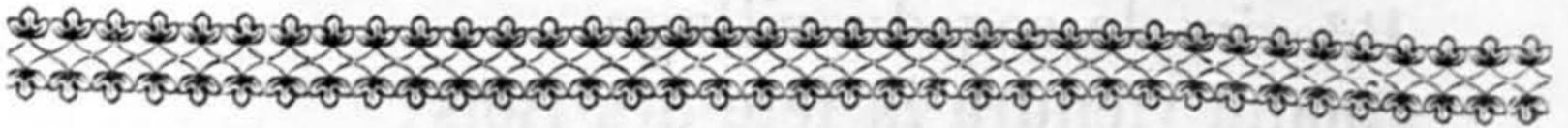
Armons-nous etc,

Traîtres, fuyez ! Et vous, nos frères ,
C'est la main que nous vous tendons ;
Reconnaissez à nos bannières
Qu'à regret nous vous combattons.
Et vous, instruments d'esclavage ,
Partez, maudits de tous les rangs ,
Par tous nos frères expirants ,
Par notre sang, par votre ouvrage.

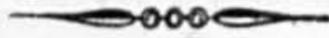
Armons-nous etc.

P. CORSAT.





VIV' LE ROI !



N, i, ni, tout est fini,
Je n'pars point pour la milice ;
Merci, gros-major, merci,
Faut tout d'même que j'te bénisse ;
Moi qui ne pouvais pu dormir
Tant que j'craignais l'exercice,
En m'empêchant de servir,
Tu me rends un fameux service.
-- Le gros-major me l'a dit :
« T'est trop p'tit, » qui m'a dit,
« T'est trop p'tit, » qui m'a dit,
« Pour être militaire. »
Ah ! qué bonheur, sur ma foi !
Y paraît que sans moi,
Y paraît que sans moi
On peut faire la guerre.....
Viv' le roi ! viv' le roi !
Et viv' le roi qui ne veut point de moi !
Viv' le roi ! viv' le roi !
Le roi ne veut point de moi !.....

Me v'là tout seul dans le pays,
Pour moi c'est tout avantage ;

Les amis sont tous partis,
J'devins le coq du village.
Quand viendra la fête des Rois,
J'n'aurai qu'à choisir ma reine;
Quant à moi, je n'crains pu le choix,
Pour roi faudra ben qu'on m'prenne.
Le gros-major etc.

Jean Pichet qui se gaussait d'moi
N'a point z'eu z'un brin de ma chance,
Y s'en va servir le roi
Dans tous les pays de la France.
Moi j'y dis : Mon Jean Pichet,
Te v'la mort ! ou c'est tout comme ;
Toi qui t'trouvais si ben fait !
V'la c'que c'est que d'êt' bel homme !...
Le gros-major etc.

A la fête de not' endroit,
C'est moi qui sonnera les cloches,
C'est à moi qu' reviendra l'droit
D'être parrain de tous les mioches.
Pour arriver au pouvoir,
Pas besoin d'être militaire ;
En m'mariant j'aurai l'espoir
D'être un jour père et maire.
Merci, gros-major, merci,
Tu l'as dit, j'suis trop p'tit,
Tu l'as dit, j'suis trop p'tit
Pour être militaire !.....
Ici j'm'en vas vivr' heureux,

Ben heureux , ben joyeux ,
A l'abri de l'ennemi
Et de l'arme de la guerre!...
Viv' le roi ! viv' le roi !
Et viv' le roi qui ne veut pas de moi !
Viv' le roi ! viv' le roi !
Le roi n'veut pas de moi !
Viv' le roi !..... iou iou iou !.....

E. BOURGET.



SCHOLASTIQUE

OU L'AMOUREUX DE CAEN.



REFRAIN.

Ah ! qu' d'être épris d'une jeunesse ,
Ça fait mal au cœur et ça blesse ;
Comme moi , quand on en est enflammé ,
Et qu'on n'en est pas plus aimé ,
Oui , oui , oui , oui , c'est un supplice de damné .

Depuis trois mois j'aime Scholastique
Comme on aime quand on a vingt ans ,
Mais dans le cœur j'éprouve un' panique
A l'idée de lui peindre mes tourments ;
C'est vrai , je n'ose
Lui dire la chose

Qui fait qu' ses yeux
M' rendent malheureux ;
Près de sa personne,
Je tremble et je frissonne
Comme un p'tit rat
Devant un gros chat.

(*Parlant.*) Ben des fois, ben des fois j'ai voulu lui dire c'qu' j'avais su le cœur, mais j'ai toujours reculé; d'loin ça va sur des roulettes, mais de près, berniquette... mon quieur se serre..... se serre exactement comme si j'serais pris entre deux portes et qu'on pousserait dessus; ou ben encore, ça me remonte dans l'estomac exactement comme si j'avais mangé cinq galettes de pâte à goûter et que ça se refusasse à passer au contraire.

Ah ! qu' d'être épris etc.

Pourtant à voir la femme qui m'touche,
Elle ressemble aux autres, c'est pas douteux,
Elle a des yeux, un nez..... une bouche,
Oh ! mais quelle bouche ! quel nez !... et quels
Faut, j'vous engage, (yeux !
Voir son visage.

(*Se reprenant.*)

Que dis-je, hélas !
Ne la r'gardez pas,
Je vous en prie,
Car pour la vie,
Je s'rai d'vous tous
Par trop jaloux.

(*Parlant.*) T'nez, j'sis pas fort, j'sis pas brave, j'sis poltron même, un mouton me fait sauver..... Mais quand je la

vois avec les garçons... cristi!.... qui s'prennent les mains... qui s'les serrent... saperlotte... et qu'all' rougit, ou qu'all' sourit, ou qu'all' blanchit.... ça me retourne, ça m'anime.... ça me crispe, j'suis sur le gril dans les charbons, je m'connais plus..... ah! je m'suis jamais connu..... je mords..... j'égratigne..... T'nez, sauvez-vous, car si j'm'r'tenais pas..... mais ben heureusement que j'm'r'tiens.

Ah! qu' d'être épris etc.

Le soir, quand on allume sa chandelle,
A la fenêtre ou c'qu'ell' recoud ses bas,
Je vas me mettre en sentinelle,
Et sans qu'ell' m'voi', j'vois ses p'tits bras,
Je reste et j'essuie
Le vent, la pluie,
Le bruit des voleurs
M'cause pas de frayeurs;
J'm'dis, si j'gèle,
Qu' c'est pour elle,
Et d'suite mon cœur
R'trouve de la chaleur.

(*Parlant.*) Oui, j'vas comme ça la voir tous les soirs, à l'exception du dimanche; alors c'jour-là j'la vois au grand jour, quand elle va à l'église; j'la suis par derrière sans faire semblant..... et pi j'vais m'asseoir par derrière sans faire semblant.... c'est là que j'sis heureux..... j'te la mire, j'te la lorgne, j't'y jette des petits baisers ben gentils, toujours par derrière et sans faire semblant, et pi j'm'dis : Oh! alle n'entend pas.... oh! si tu savais pourtant.... oh! mais non.... vrai... toujours... ma parole... enfin, enfin... j'voudrais qu'l'office dure trois jours et trois nuits sans boire ni manger... c'est pourtant pas l'embarras, j'aime assez remuer de la garguoine et j'sis assez gourmand; mais c'est égal, l'amour m'clôt l'bec.

Ah! qu' d'être épris etc.

Plus j'pense à cette enchanteresse,
Et plus j'm'trouve poltron ;
Aussi pour qu'elle sach' ma tendresse,
J'en avais chargé le p'tit Simon,
 Qui devait lui dire
 Tout mon martyre,
 Tout ce qu' j'ressens
 D'peines et de tourments.
 I'devait la rendre
 Sensible et tendre,
 Et l'amener
 A m'adorer.

(Parlant.) Oui, i'd'vait faire tout ça, l'p'tit Simon. J'l'avais rencontré à la fête du pays, et pi j'y avais dit..... Dis donc, Simon? — Qu'est-ce qu'i'a, Timothée, qui m'redit. — Dis donc, toi qui est z'hardi avè le sesque, i't'faut faire une déclaration d'amour à Scholastique pour moi, je n'ose pas. — Ben, si tu veux, qui m'répond; mais y faut faire d'la dépense? la paieras-tu? — Tins, v'là trente-cinq sous. — Bon, i' accoste Scholastique.... i' la mène boire, i' la mène danser, i' la remène danser, i' la refait boir' du vin chaud pour la rafraîchir, i' la fait tourniquer sur des chevaux de bois pour l'étourdir, i' l'y fait voir la lanterne magique pour l'éblouir; pi qu' tout ça a été fini, j'li dit : Qu'est-c'qu'elle t'a dit? — Ah! elle m'a dit qu' t'était un gros bêta, et qu' t'en était pour ton argent. — *(D'un air hébété.)* Bah!!!!.

Ah! qu' d'être épris etc.



JEAN PICHET.

AIR de Viv' le roi.

J' suis l' plus bel homme d' l'endroit ;

C'est à moi que r'vient le droit

D' siéger à la chambre.

Je suis rempli de qualités ,

Et d' tous les députés

J' s'rai le plus beau membre.

J' n'ai jamais aimé l' roi :

V'là ma profession d' foi ;

J' suis un gas d' bon aloi :

Pays, nommez-moi.

Sachez qu' je n' veux, mes amis ,

Que le bonheur de la France ,

Et j' voterai pour que l' pays

Soit toujours dans l'abondance.

D'abord, et premièrement ,

Pour qu' l'artisan ait moins de peine ,

J' prétends que l' gouvernement

Plac' trois dimanch's dans la s'maine.

J' suis l' plus etc.

J'aurai vingt-cinq francs par jour

Pour remplir mon ministère ;

J' pourrai flaner à mon tour,
Ça f'ra drôlement mon affaire;
J' s'rai mis comme les *fanfarons*.
Grâce à ma candidature,
Et pour garder mes dindons,
J' sortirai pus qu'en voiture.
J' suis l' plus etc.

D'abord j' suis pas orateur,
Vu qu' j'en ai pas la *pratique*,
Mais j'ai les rois en horreur,
Et j' ador' la République.
Si queuqu' Judas... jarnidieu!...
Voulait nous ram'ner la poire,
Sous l' nez du juste-milieu
J' dépos'rai-t-y ma boule noire.
J' suis l' plus etc.

Enfin, vous n' manqu'rez de rien
Si c'est moi qui vous r'présente,
Et d' mes servic's j' espèr' bien
Que la commun' s'ra contente.
Drès que j' vais être à Paris,
Afin d' leur prouver ma force,
Dans l'intérêt des maris,
J' vot'rai la loi du divorce.
J' suis l' plus etc.





CHANT PATRIOTIQUE

D'UN CITOYEN DE LA RUE MOUFFETARD.



AIR : *Bon voyage, cher Dumolet.*

Bien l' bonsoir à la royauté,
A bas la clique!
Vive la République!
Bien l' bonsoir à la royauté,
J'n'ons plus l'honneur de boire à sa santé.

Depuis longtemps, Philippe, de racaille
Traitait son peuple; peut-on s' conduire ainsi?...
S'il voulait voir le r'vers de la médaille,
Faut convenir qu'il a bien réussi.
Bien l' bonsoir etc.

Sans trop crier contr' ses petit's ficelles,
Nous l' laissions fair' pour tant l'vieux Fess'-Ma-
Par les deux bouts allumait nos chandelles, (thieu,
En s' figurant qu' nous n'y verrions que du feu!
Bien l' bonsoir etc.

Il nous promet en l'an mil huit cent trente,
Un' Chart' vierg', mais c'que j'vois d'plus certain,

C'est que bientôt son humeur tolérante,
D'une honnêt'femm' sut en faire un' catin.

Bien l'bonsoir, etc.

Comme l'argent grâce à ses tripotages
A son budget manquait presque toujours,
J'aurions prié l'hospice des P'tits-Ménages,
De lui donner asil' pour ses vieux jours...

Bien l' bonsoir, etc.

Il n' fallait pas avoir deux sous d' morale
Dans la caboch', pour dev'nir le pivot
De ces rouag's égrenant le scandale,
Nommés : Hébert, Duchâtel et Guizot!...

Bien l' bonsoir etc.

Jusqu'à la fin, l' vieux barbon sur la brèche
Espérait voir tomber ceux qu'il dressa,
Quand on arrive à ses sept brisqu's et mèche,
Est-c' qu'on devrait être entêté comm' ça?

Bien l' bonsoir etc.

En bons garçons, l' jeudi de grande mémoire,
Avons-nous ri quand l' trône détala?...
Dam! faut conv'nir si l'on en croit l'histoire,
Qu'on n' se chauff' pas tous les jours de c' bois-là!

Bien l' bonsoir etc.

Victoria, si c' t' honnête équipage,
Vient vous d'mander à dîner sans façon,

Pour le dessert, entr' la poire et l' fromage,
Je vous prierais d' leur conter ma chanson...

Bien l' bonsoir à la royauté,

A bas la clique!

Vive la République!

Bien l' bonsoir à la royauté.

J' n'ons plus l'honneur de boire à sa santé.



L'EMBARRAS DU CHOIX.



REFRAIN.

Epous'rai-j' Grand-Pierre

Ou P'tit-Pierre?

Epous'rai-j' Gros-Jean

Ou P'tit-Jean?

Epous'rai-j' Grand-Pierre

Ou Petit-Pierre?

Petit-Pierre ou Grand-Pierre,

Ou ben, ou ben, ou ben P'tit-Jean,

Ou Gros-Jean?

Entre eux quatre, je ballotte,

Car tous quat' ils m'font la cour;

Et moi, qui ne suis pas sothe,

J'les écoute tour à tour;

Avec l'un j'vas à la danse;

De l'aut' j'accepte le bras ;
A Pierr' j'donn' de l'espérance,
A Jean je ne l'ôte pas.

(*Parlant.*) Dame, c'est embarrassant tout de même..... ils sont si gentils chacun dans son genre... et aimables donc!... Seigneur de Dieu, que ces êtres-là sont aimables à eux quatre!... Petit-Jean surtout qui me flanque des tapes toutes les fois qu'y me rencontre, que je finirai par en devenir *pomonique*..... Ah! ben oui, mais il a un trop grand nez..... faut être juste, il a un nez affligeant..... j'ai toujours peur qu'y se crève un œil avec.... ce qui fait qu' je me dis :

Epous'rai-j' etc.

Grand-Pierre, dans un' compagnie
Pourrait êtr' tambour-major ;
Il jou' du cor d'harmonie ,
Et moi j'aim' fièr'ment le cor.
Les doux regards qu'y m'envoie
Sont ben aimabl', sur ma foi,
Et mêm' lorsqu'il tire à l'oie,
Ses yeux sont fixés sur moi.

(*Parlant.*) Il est vrai qu'y louche... mais c'est égal, c'est un gars bien adroit. Toujours il gagne le prix, et y m'l'apporte c'tte bête..... je l'empaille avec des marrons..... tout partout. Et comme y découpe! et qué galanterie! y m'offre toujours l'morceau l'plus délicat... le *gigier* ou ben l'cou..... mais c'est égal, foi de Nanette, ça ne me décide pas...

Epous'rai-j' etc.

On dit comm' ça qu' la meunière
Appell' P'tit-Pierr' son chéri.....

Moi, je sais ben que P'tit-Pierre
Voudrait ben êtr' mon mari.
Mais l'autr' soir, à la veillée,
Gros-Jean, d'un air douloureux,
M'disait qu' ma mine éveillée
Lui f'sait fair' des rêv' affreux.

(*Parlant.*) Et y a pas à dire, c'est que Gros-Jean c'est l'coq du village.... il est pus finaud qu' not' bedeau... y jase queuque fois avec monsieur le curé, et même avec l'brigadier d'la gendarmerie... Oh! y sait causer!... et malin, quoi!... toujours le mot pour rire..... L'autre soir encore, v'la-t'y pas qu'y s'était déguisé en *loup-garou*... avec un grand drap blanc sur la tête..... et puis qu'il arrive par derrière moi, en criant : Hou! hou! hou! hou! que j'ai tombé à la renverse et que j'ai manqué en mourir de peur... Et au lavoir donc, pendant que j'échangeais not' linge, n'm'a-t'y pas vidé un grand sciau d'eau tout plein à rase sur la tête, que j'en ai eu la fièvre pendant quinze jours... En v'là un fameux farceur!..... eh ben! malgré tous ses agréments, j'hésite et je m'dis :

Epous'rai-j' etc.

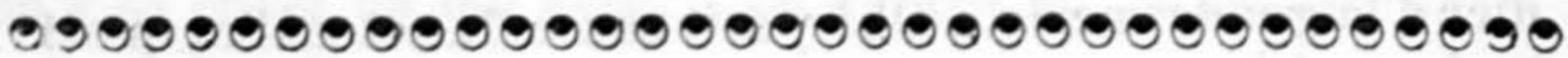
Mais y a trop longtemps qu'ça traîne,
Sur moi l'on f'rait du cancan :
A la Saint-Martin prochaine
J's'rai Mam' Pierr' ou ben Mam' Jean.
Si j'continuais davantage
A fair' des difficultés,
On croirait dans le village
Que j'ai des difformités.

(*Parlant.*) C'est dommage que j'puisse pas les épouser les quatre à la fois... mais le *Coq civil* ne l'permettrait pas...

Tiens! que j'suis simple... et le veuvage donc?..... y n'a pas été inventé pour les nentilles..... Ma tante Potichu s'est bien remariée cinq fois... Allons, allons, v'là qu'est dit :

Commençons d'abord par Grand-Pierre,
Après ça j'épouserai P'tit-Jean,
Après ça j'épouserai P'tit-Pierre,
Et puis... Et puis j'finirai par Gros-Jean.

E. BOURGET.



PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT.

Des frelons bravant la piquêre,
Que j'aime à voir dans ce séjour
Le joyeux troupeau d'Epicure
Se recruter de jour en jour!
Francs buveurs que Bacchus attire
Dans sa retraite qu'il chérit,
Avec nous venez boire et rire,
Plus on est de fous, plus on rit.

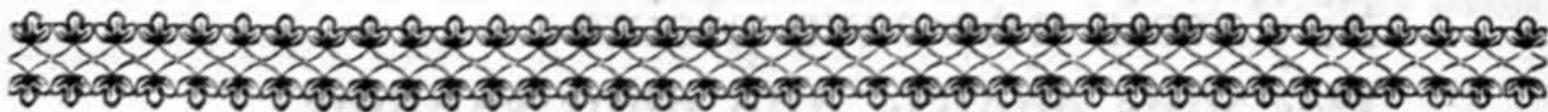
Ma règle est plus sûre et plus prompte
Que le calcul de nos savants,
Et le verre à la main je compte
Mes bons amis, les bons vivants.
Plus je bois, plus le nombre augmente,
Et quand ma coupe se tarit,
Au lieu de quinze, j'en vois trente;
Plus on est de fous, plus on rit.

Si j'avais une cave pleine
Des vins choisis que nous sablons,
Et grande au moins comme la plaine
De Saint-Denis ou des Sablons ;
Mon pinceau, trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit :
Entrez, enfants de la folie,
Plus on est de fous, plus on rit.

Entrez, enfants de la sagesse,
Apôtres de l'humanité ;
Entrez, amis de la richesse,
Entrez, amants de la beauté ;
Entrez, fillettes dégourdies,
Vieilles, qui visez à l'esprit ;
Entrez, auteurs de tragédies ;
Plus on est de fous, plus on rit.

Puisque enfin la vie a des bornes,
Un jour en enfer nous irons,
Et malgré le diable et ses cornes,
Un jour en enfer nous rirons.
Heureux espoir qui nous rassemble !
Et voici comme il se nourrit :
Nous serons là bas tous ensemble,
Plus on est de fous, plus on rit.

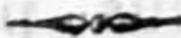




TOAST A LA PATRIE.

AIR de Marianne.

Buvons, buvons à la patrie ;
Buvons à sa prospérité ;
Buvons à sa gloire chérie ,
A sa paix, à sa liberté !
 Mon verre plein
 Vidé soudain ,
Ah ! c'est un vœu bien pur et bien sincère :
 Que chaque verre
 Au même instant ,
Sans hésiter, amis, en fasse autant.
Ne nous montrons jamais novices ,
Quand un pareil toast est porté ;
En buvant à la liberté ,
Buvons comme des Suisses.



— 188 —

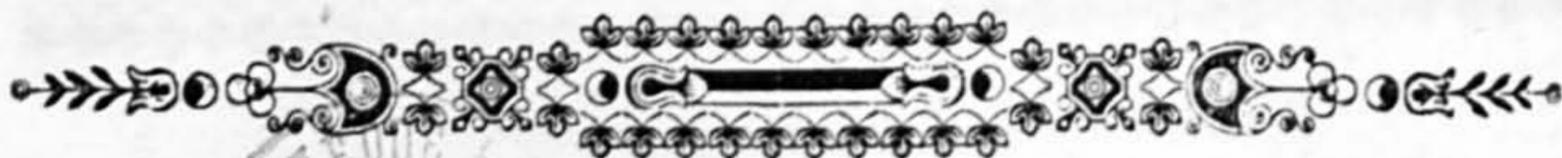
TABLE

ERRATA.

—

Page 6, ligne 12, lisez : pour en ceindre vos têtes, au lieu de : pour ceindre vos têtes.

Page 51, ligne 14, lisez : les malheurs, au lieu de : les malheureux.



TABLE

DES MATIÈRES.

La Marseillaise	1
Le Chant du Départ	4
Chœur des Girondins	8
La Parisienne	9
La Varsovienne	11
Hymne chanté dans un Tir fédéral	14
L'Helvétie	17
+ Le vieux Suisse	18
Le Suisse au bord du lac de Morat	19
L'Etoile de la Liberté	21
Fanfan la Tulipe	23
Maillochon ou la Grosse Caisse du régiment	27
Les Bédouins à la fin de 1847	30
Hymne au général Dufour et à son état-major	33
Les Projets renversés ou dans quinze jours	35
Conversion d'un royaliste	37
Les Bœufs	39

A l'Armée	41
Au Peuple	43
La Profession de foi du Prolétaire	44
Le 29 Février 1848	47
Les Braves de la Suisse	49
La Chanson des Prisonniers	50
Le Phrénologue	53
L'Arbre de la Liberté	56
Hommage à la Liberté	57
Réveillez-vous, vous avez assez dormi	58
A bas les femmes	61
Chant à quatre voix	64
Notre brigade	65
Profession de foi d'un Républicain	66
La Garde Mobile	68
Les Rois s'en vont	70
Pos' ta chique et fais l'mort	72
Le Départ	74
Les Tribulations d'un Anglais	76
La Tremblotte	79
Le Départ des Jésuites de France	81
Le fou de Pantin	84
Aux Patriotes neuchâtelois	85
Chant guerrier	87
Lève-toi	89
Ça vaut toujours mieux que rien	90
Un Soldat suisse rentrant dans ses foyers	92
La Reine de la Chaumière	94
Six mois de veuvage	97
Après dîner moutarde	99
Les Défauts du genre humain	102

La Neuchâteloise	103
Le Chant des Artilleurs	105
La Neuchâteloise ou le cri d'une mère	107
Janvier 1849	110
Le 1 ^{er} Mars	112
La Croix fédérale	114
Le Jeune mourant	116
Les Montagnards neuchâtelois	117
Il n'est plus d'amis	118
Le Réveil de l'Italie	120
L'Helvétie et sa Sœur	121
L'Artisan et les oiseaux	123
Hymne à Neuchâtel	125
Le Prisonnier	126
Béranger à Manuel	128
L'Helvétienne	130
Aux Rois	132
Le Déménagement	134
Mam'selle Pimbêche	137
Brûlot ou le Chiffonnier noceur	140
L'Hôpital	143
Incompatibilité	145
La Prévoyance	147
Quatrain neuchâtelois	148
Les Trembleurs neuchâtelois	149
La Patrie à son fils au service de l'étranger	150
Le Convalescent	152
Aux enfants de la Grande Patrie	153
La Moustache du Ristou	157
Le 24 Février 1848	159
Agence universelle de publicité	162

La Séparation	166
Le Berger libre.	167
La Fédérale.	168
Viv' le Roi	171
Scholastique, ou l'Amoureux de Caen.	173
Jean Pichet.	177
Chant patriotique d'un citoyen de la rue Mouffetard.	179
L'embarras du choix	181
Plus on est de fous, plus on rit	184
Toast à la Patrie	186



SE VEND CHEZ H.-E. HENRIOD

RELIEUR-LIBRAIRE,

ENTRE LE GYMNASSE ET L'HOTEL DES ALPES.

*A la même librairie on trouve tous les nouveaux
Règlements militaires de la Confédération.*

FOURNITURES POUR LES BUREAUX ET LES ÉCOLES.

FRAGMENTS NEUCHATELOIS,

*ou Essai historique sur le droit public neuchâtois
sur la domination prussienne et sur les événements
de 1830 à 1832;*

PAR M. ULYSSE GUINAND, PROFESSEUR.

2 vol. in-8°. — Prix : 3 fr. de France.

HISTOIRE DU GOUVERNEMENT DE NEUCHÂTEL

sous la domination prussienne, depuis 1707 jusqu'à 1815

PAR UN PATRIOTE DU VAL-DE-TRAVERS,

Publiée par M. Ulysse GUINAND, professeur.

Un volume in-8°. — Prix : 1 fr. 50 cent.

